845D41
Oc1900

D'ENNERY & CORMON

UNE CAUSE CÉLÈBRE

DRAME EN SIX PARTIES

NOUVELLE ÉDITION

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
3, RUE AUBER, 3

REMOTE STORAGE

Return this book on or before the
Latest Date stamped below.

University of Illinois Library

JUL -3 1967

L161—H41

UNE CAUSE CÉLÈBRE

DRAME EN SIX PARTIES

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique
le 4 décembre 1877,
Et repris sur le même théâtre en septembre 1885.

A LA MÊME LIBRAIRIE

OPÉRAS

	Prix.
Le Cid	2 fr.
La Favorite	1 »
Guillaume Tell	1 »
Henri VIII	1 »
Hérodiade	1 »
Les Huguenots	1 »
La Juive	1 »
Lucie de Lammermoor	1 »
La Muette de Portici	1 »
Robert le Diable	1 »
Sigurd	1 »

DRAMES

Une Cause célèbre	2 »
Les Deux Orphelines	2 »
Un Duel sous Richelieu	1 »
Don César de Bazan	1 »
La Grâce de Dieu	1 »
Latude	1 »
Lazare le pâtre	1 »
Marie-Jeanne	1 »
Martyre!	2 »
Trente ans ou la vie d'un Joueur	1 »

COMÉDIES

La Famille Pont-Biquet	2 »
Feu Toupinel	2 »
Le Député de Bombignac	2 »
Le Mari à la Campagne	1 »
Le Sourd ou l'Auberge pleine	1 »
Les Surprises du Divorce	2 »
Le Voyage à Dieppe	1 »

OPÉRETTES

La Fille de Mme Angot	2 »
La Fille du Tambour Major	2 »
Giroflé-Girofla	2 »
La Jolie parfumeuse	2 »
Madame Favart	2 »

OPÉRETTES (*Suite*)

	Prix.
La Mascotte	2 »
Mousquetaires au Couvent	2 »
La Petite Mariée	2 »

OPÉRAS-COMIQUES

Le Barbier de Séville	1 fr.
Le Chalet	1 »
La Dame Blanche	1 »
Les Diamants de la Couronne	1 »
Le Domino noir	1 »
Fra-Diavolo	1 »
Manon	1 »
Le Postillon de Lonjumeau	1 »
Le Pré-aux-Clercs	1 »
Zampa	1 »

PIÈCES D'ALEX. DUMAS PÈRE

Antony	1 »
Catherine Howard	1 »
Charles VII chez ses grands vassaux	1 »
Henri III et sa cour	1 »
Kean	1 »
Mademoiselle de Belle-Isle	1 »
Les Mousquetaires	1 »
Richard d'Arlington	1 »
La Tour de Nesle	1 »

PIÈCES DE LABICHE

Le Baron de Fourchevif	1 50
Deux Papas très bien	1 »
Major Cravachon	1 50
Misanthrope et l'Auvergnat	1 »
La Station Champbaudet	1 »

PIÈCES DE SCRIBE

Bertrand et Raton	1 »
La Camaraderie	1 »
Michel et Christine	1 »
Oscar ou le mari qui trompe sa femme	1 »
Le Verre d'eau	1 »

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

NOUVELLE ÉDITION

UNE CAUSE CÉLÈBRE

DRAME EN SIX PARTIES

PAR

MM. A. D'ENNERY & CORMON

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1900

Droits de traduction, de reproduction et d'analyse réservés.

PROPRIÉTÉ DE P.-V. STOCK, ÉDITEUR, PARIS.

PERSONNAGES

		1877		1885
JEAN RENAUD	MM.	Dumaine.	MM.	Laray.
LAZARE		Laray.		Montal.
LE COMTE D'AUBETERRE.		Faille.		Gravier.
RAOUL		Fabrègues.		Walter.
CHAMBORAN.		Vannoy.		Courtès.
LE SÉNÉCHAL		H. Rose.		Fleury.
JOSEPH		Lescluze.		Paulin.
UN SERGENT		Ploton.		Livry.
L'OFFICIER		Delille.		Perini.
LE CAPORAL.		Lamarque.		Samson.
LE ROI				
LE DAUPHIN.				
MADELEINE	Mmes	Lacressonnière.	Mmes	Berthe Gilbert
ADRIENNE		Lina Munte.		Valette.
VALENTINE		Marie Vannoy.		Malvau.
LA DUCHESSE		Marie Colombier.		Grandet.
LA CHANOINESSE . . .		Suzanne Lagier.		Antonine.
LA PETITE ADRIENNE. .		Cécile Daubray.		Pauline.
MARTHE		Morin.		Morin.
JULIE		P. Moreau.		Gardenal.
LOUISE.		Octavie.		

845D41
Oc1900
REMOTE STORAGE

UNE CAUSE CÉLÈBRE

PREMIÈRE PARTIE

La chaumière de Jean Renaud du village de Mortagne. — Au fond, entrée principale. A gauche, la chambre de Jean et de sa femme. — A droite, une porte vitrée donnant sur le jardin. Une grande cheminée. Une vieille armoire. Une table. Il est nuit.

SCÈNE PREMIÈRE

MADELEINE, MARTHE, LOUISE et QUELQUES FEMMES du village sont assises et travaillent autour de la table sur laquelle brûle une lampe; Madeleine est un peu à gauche devant son métier à dentelle.

MARTHE, montrant Madeleine aux autres femmes.

Regardez donc Madeleine. La pauvre femme a beau faire, son ouvrage lui tombe des mains.

LOUISE.

Il y a bien de quoi. Elle pense à son mari absent et elle n'est pas la seule à s'inquiéter.

MARTHE.

Oh! la guerre!... quand donc celle-là finira-t-elle?

941233

MADELEINE, relevant la tête.

Ecoutez !

LES FEMMES, effrayées.

Quoi donc ?

MADELEINE, allant pousser la porte du fond.

Il m'a semblé entendre des pas de chevaux gravissant la côte.

MARTHE.

Quelque détachement qui rejoint l'armée.

LOUISE.

On ne voit que ça depuis trois jours.

MADELEINE.

Et le canon qui gronde du matin au soir.

LOUISE.

Le sénéchal disait tantôt que c'était du côté de Fontenoy.

MARTHE.

Et qu'on était à la veille d'une grande bataille.

MADELEINE.

Hélas! (Regardant autour d'elle.) Mais où est donc ma fille?

LOUISE.

Chez la voisine avec ses petites amies qui sont venues la chercher.

MARTHE.

Elles jouent, les chères fillettes, elles chantent, elles dansent, comme tous les soirs pendant que les mères travaillent et se lamentent; c'est de leur âge.

MADELEINE, qui est retournée à son métier.

Oui, voilà cinq semaines que nous sommes sans nouvelles de l'armée, trois jours que le canon se fait entendre, et que l'inquiétude nous ronge le cœur. Et les enfants jouent. Et c'est bien heureux qu'il en soit ainsi, car

ces pauvres petits êtres n'auraient pas la force de supporter toutes nos angoisses, toutes nos souffrances... Si les miennes devaient se prolonger, je sens que je n'y résisterais pas.

MARTHE, allant à elle.

Allons, Madeleine, un peu de courage ; en épousant un ancien soldat, tu devais bien penser, qu'un jour ou l'autre, il serait forcé de rentrer au service.

MADELEINE.

Et Jean Renaud n'était pas homme à se faire attendre, malgré tout ce qui l'attachait ici.

MARTHE.

Oh ! c'est un brave cœur !... un peu trop jaloux peut-être, mais ses emportements et ses colères sont encore des preuves d'amour.

MADELEINE.

Est-ce que tous les ménages n'ont pas leurs moments de troubles et de querelles. Mais comme c'est vite oublié ! quand on voit son pauvre homme s'éloigner le sac sur le dos et les yeux pleins de larmes et qu'on reste seule avec un enfant qui vous demande : Mère, papa reviendra-t-il bientôt ?

MARTHE.

M. le sénéchal assure que tout sera fini pour la moisson.

LOUISE.

Et votre mari aura son congé comme les autres.

MADELEINE.

S'il le fallait, j'irais moi-même demander ce congé à son colonel ou, plutôt, à la comtesse sa femme, ma sœur de lait, qui a toujours été si bonne pour moi.

MARTHE.

N'est-ce pas elle qui vous a mariés?

MADELEINE.

Oui ; ma mère m'avait amenée avec elle lorsque, m'ayant

sevrée, elle vint s'établir au château d'Aubeterre en qualité de nourrice de la future comtesse. Je ne l'ai quittée que pour épouser Jean Renaud... Madame la comtesse m'a donné mon trousseau, ma petite dot, ma toilette de noce et, à ma sortie de l'église, elle m'a passé au cou, en m'embrassant, un beau collier qu'elle portait ce jour-là.

MARTHE.

Tu ne nous l'as jamais montré.

MADELEINE.

Attendez!

Elle ouvre une armoire et prend un coffret en bois d'où elle sort un collier qu'elle montre à ses amies.

MARTHE.

Ah! Seigneur, est-il joli!

LOUISE.

Est-il beau!

MARTHE.

Et un fermoir en or, avec trois belles pierres brillantes au milieu!

MADELEINE.

Et voyez, dans le médaillon, les armes et le chiffre de ma sœur de lait.

MARTHE.

Voilà un souvenir! Et qu'on vendrait bien cher!

MADELEINE.

Il ne me quittera jamais.

Elle le remet dans le coffret qu'elle laisse sur la table.

SCÈNE II

LES MÊMES, ADRIENNE, puis CHAMBORAN.

ADRIENNE, accourant

Maman! maman!

MADELEINE.

Qu'y a-t-il? mon enfant?

ADRIENNE.

Voilà des soldats qui arrivent avec de grandes voitures.

MADELEINE.

Ah! je vous disais bien... Le bruit de tout à l'heure, sur la route. Et, ces soldats, où sont-ils, ma chérie?

ADRIENNE.

Là-bas, sur la place. C'est peut-être papa qui revient!

MADELEINE.

Ah! si tu pouvais dire vrai!

LOUISE.

Eh bien! Allons voir!

MADELEINE.

Oui, venez, venez vite!

Toutes les femmes s'élancent vers le fond. Chamboran paraît.

CHAMBORAN.

Ne vous dérangez pas!

MADELEINE.

Chamboran! notre ancien voisin!

ADRIENNE.

Ah! ce n'est pas papa!

LOUISE.

Un enfant du pays!

CHAMBORAN.

Parti simple soldat. Sergent depuis la dernière bataille...

MADELEINE.

Vous apportez des nouvelles, n'est-ce pas? Vous avez vu mon mari?

LOUISE.

Et Pierre?

MARTHE.

Et Jacquot?

TOUTES.

Et Joseph? Et Baptiste? Et Marcel?

CHAMBORAN.

Oui, oui, j'ai des nouvelles pour tout le monde, et des bonnes, j'ose le dire.

MADELEINE.

Ah! Dieu soit loué!

LOUISE.

Alors, le petit Pierre, mon cousin, qui était dans votre régiment?

CHAMBORAN.

Le petit Pierre est à l'ambulance... une balle dans l'épaule, mais ça ne sera rien.

LOUISE.

Ah! Seigneur, une balle!

MARTHE.

Et Jacquot? le fiancé de ma nièce?...

CHAMBORAN.

Jacquot? le beau Jacquot?... Un coup de sabre sur le nez, qui le défigure un peu, mais ce ne sera rien.

MARTHE.

Un coup de sabre?

UNE FEMME.

Et François, monsieur Chamboran?

CHAMBORAN.

François a égaré un œil.

LA FEMME.

Un œil?

CHAMBORAN.

Mais, tranquillisez-vous, il lui en reste un autre. Ça ne sera rien, ça ne sera rien.

MARTHE.

Si ce sont là vos bonnes nouvelles!

MADELEINE.

Mais lui! mon mari?...

CHAMBORAN.

Jean Renaud!... frais comme une rose et brave comme un lion. Les balles ne le touchent jamais. Quand elles pleuvent autour de lui, il les attrape au vol et les met dans sa poche.

MADELEINE.

Ah! quelle joie vous me donnez!... Mais dites-nous donc comment il se fait?...

CHAMBORAN.

Que je tombe ici au milieu de la nuit? Un hasard... Nous escortons depuis ce matin un convoi de munitions et, juste, c'était notre chemin de passer par Mortagne.

MADELEINE.

C'est bien heureux!...

CHAMBORAN.

Quand j'ai aperçu notre vieux clocher qui brillait au clair de la lune, ça m'a fait battre le cœur. Halte! ai-je crié à mes hommes, je vous donne cinq minutes pour vous reposer à la belle etoile, moi, pendant ce temps-là, je vais serrer la main aux amis et connaissances et je commence par vous, madame Renaud.

MADELEINE.

C'est bien à vous d'avoir pensé... (Lui prenant son fusil.) Mais reposez-vous un peu.

CHAMBORAN.

Ce n'est pas de refus, car il y a encore une bonne étape avant d'arriver au camp.

MADELEINE.

Qu'est-ce que je pourrais bien vous offrir? (Allant au buffet.) Un bon verre de vin?

CHAMBORAN.

Accepté. (Madeleine lui verse.) A la santé des absents!

Il boit.

MARTHE.

Et vos pauvres soldats qui sont à la belle étoile?

CHAMBORAN.

Bah! le serein ne leur fait pas peur, et c'est à qui leur apportera de quoi se réchauffer.

LOUISE.

Eh bien! sergent, avec votre permission, nous allons faire comme les autres.

CHAMBORAN, les reconduisant.

Allez, allez, mes braves femmes, et ne vous désolez pas des petits malheurs de la guerre, des bras, des jambes et des nez emportés, ça ne sera rien, je vous dis, ça ne sera rien!...

SCÈNE III

MADELEINE, CHAMBORAN, ADRIENNE.

MADELEINE.

Maintenant, parlez-moi de mon mari. Comment n'est-il pas venu avec vous?

CHAMBORAN.

Nous ne sommes pas de la même compagnie, et pendant que la sienne partait d'un côté, moi, je filais de l'autre. Mais avant de nous quitter, Chamboran, m'a-t-il dit: tu passeras bien près de chez nous, tâche de voir Madeleine et ma fille à qui j'envoie deux gros baisers. Et

puis tu leur diras que je les aime bien, que j'espère les revoir bientôt... Et puis encore un tas de choses... et... (Voyant entrer Adrienne.) Allons, petite, arrive donc que je te donne ce que ton papa t'envoie, deux bons baisers, qu'il a dit. (Il embrasse Adrienne sur les deux joues) Voilà, c'est payé!

ADRIENNE.

Et pour maman? Est-ce qu'il n'y en a pas, de baisers?

CHAMBORAN.

Ah! dame!... pour elle... (Tendant les deux mains à Madeleine.) Le papa fera sa commission lui-même.

MADELEINE, s'asseyant à côté de Chamboran et prenant Adrienne sur ses genoux.

Alors il pense souvent à nous?

CHAMBORAN.

Je crois bien! Vous êtes son unique pensée, son seul amour, et quand il parle de sa femme et de sa fille, ses yeux s'animent, sa figure s'épanouit, il oublie tout le reste, la fatigue, les privations, tout...

MADELEINE.

Tu entends, ma fille, comme ton petit père nous aime.

ADRIENNE.

Nous l'aimons bien aussi, pas vrai, maman?

Madeleine l'embrasse.

CHAMBORAN.

Ah! par exemple, faut pas le taquiner à l'endroit de la jalousie.

MADELEINE, à sa fille.

Va jouer, mon enfant... sa jalousie!... Il sait pourtant bien que je n'ai jamais aimé, que je n'aimerai jamais que lui.

CHAMBORAN.

C'est pourquoi faut pas vous tourmenter, ça passera.

MADELEINE.

Et, pourvu qu'il nous revienne, je me trouverai trop heureuse.

CHAMBORAN.

Eh bien! j'ai idée que ça ne tardera pas.

MADELEINE.

Vrai?

CHAMBORAN.

Le roi est arrivé au camp, hier, avec le Dauphin... Ç'a été une fête dans toute l'armée... fallait voir! — Aussi, messieurs les ennemis n'ont qu'à bien se tenir. Voilà trois jours qu'on se canonne à distance et qu'on se fusille aux avant-postes... Mais... demain... il faudra que ça éclate pour tout de bon.

MADELEINE.

Demain?

CHAMBORAN.

Ah! dame, — vous pourriez bien entendre la musique, car la journée sera rude.

UN CAPORAL, entrant.

Sergent, les hommes sont reposés, les chevaux ont mangé l'avoine. Quand vous voudrez partir...

CHAMBORAN.

Tout de suite. (Reprenant son sac.) Allons, Madeleine, au revoir. Une victoire demain, c'est la fin de la guerre, la joie dans toutes les familles, les papas qui reprennent les petits enfants dans leurs bras et qui les embrassent. (Prenant Adrienne.) Qui est-ce qui sera contente?

ADRIENNE.

Moi... et puis maman.

MADELEINE.

Embrasse aussi notre ami; il va voir ton père; il va lui porter toutes nos tendresses.

ADRIENNE.

Oh! oui tenez, voilà pour papa. (Elle embrasse Chamboran

qui, tout ému, la remet dans les bras de sa mère. — Tendant les bras vers Chamboran qui s'éloigne.) Monsieur. (Chamboran revient, elle se jette à son cou et l'embrasse.) Tiens, voilà aussi pour toi...

CHAMBORAN.

Cher petit ange!... Allons, assez d'attendrissement. (Reprenant son fusil et gagnant la porte.) Adieu! adieu! à bientôt.

Il sort.

MADELEINE et ADRIENNE, allant jusqu'à la porte et lui faisant signe de la main.

Adieu!... adieu!

SCENE IV

MADELEINE, ADRIENNE.

ADRIENNE.

Tiens, maman, vois-tu tout ce monde sur la place?

MADELEINE.

Ce sont nos voisins qui disent aussi adieu à ces braves gens. Voilà qu'ils se mettent en marche. Chacun rentre chez soi, les lumières s'éteignent. On ferme les portes.

ADRIENNE.

Ah! comme il fait noir par là!... rentrons vite et ferme bien... j'ai peur, la nuit.

MADELEINE, fermant.

Est-ce que je ne suis pas avec toi?

ADRIENNE.

Ah! si! mais ce n'est pas comme quand papa est à la maison.

MADELEINE.

Tu n'as plus peur alors!

ADRIENNE.

Quelquefois, quand il se fâche bien fort contre toi et que je suis enfermée dans la chambre.

MADELEINE.

Eh bien, sois tranquille, il ne se fâchera plus et tu ne seras plus enfermée.

En ce moment on frappe doucement à la porte.

ADRIENNE, s'arrêtant effrayée.

Mère, on frappe.

MADELEINE.

C'est sans doute la vieille Marthe qui a oublié son tricot.

Elle se dirige vers le fond.

ADRIENNE, se cramponnant à elle.

Oh! maman, prends garde.

MADELEINE.

Mais ne crains donc rien. (On frappe de nouveau un peu plus fort.) Qui est là?

UNE VOIX, au dehors.

C'est moi, Madeleine, ouvre vite.

MADELEINE.

Jean Renaud!

Elle se hâte d'ouvrir. Jean Renaud se précipite dans la chambre.

SCÈNE V

JEAN RENAUD. MADELEINE, ADRIENNE.

MADELEINE.

Toi!...

ADRIENNE.

Papa!

JEAN RENAUD.

Chut!

Il repousse la porte.

MADELEINE, se jetant à son cou.

Est-il possible!...

JEAN RENAUD.

Plus bas!... plus bas!... te dis-je!...

Il enlève Adrienne dans ses bras et la couvre de baisers.

ADRIENNE.

Si tu savais comme je suis contente!

JEAN RENAUD.

Je le vois bien; mais ne le dis pas trop haut, chère enfant!

ADRIENNE.

Ah! pourquoi?

JEAN RENAUD.

Parce qu'il ne faut pas qu'on sache que ton père est venu embrasser sa petite fille.... et sa femme... sa chère Madeleine.

Il va entr'ouvrir la porte pour regarder au dehors.

MADELEINE.

Mais explique-moi?...

JEAN RENAUD, lui désignant la petite.

Oui... tout à l'heure... Laisse, d'abord, que je vous regarde. (Les attirant à lui.) Que je m'assure que je suis bien éveillé, que c'est bien vous que je presse sur mon cœur, dans mes bras, après deux mois de séparation qui m'ont paru un siècle.

MADELEINE.

Et à nous donc, mon ami! Deux mois de craintes, d'inquiétudes.

ADRIENNE.

Maman pleurait toujours.

MADELEINE.

Mais quelle joie quand ce soir nous avons eu de tes nouvelles.

JEAN RENAUD.

Par Chamboran?...

MADELEINE.

Il n'y a pas dix minutes qu'il est reparti.

JEAN RENAUD.

Ah! ce matin que n'aurais-je pas donné pour l'accompagner! mais le devoir m'entraînait ailleurs et Dieu sait si je pouvais prévoir que cette nuit, je serais là, près de vous!

ADRIENNE.

Et tu ne nous quitteras plus, dis, papa?

JEAN RENAUD.

Bientôt je resterai avec vous toujours; mais maintenant il se fait tard, tes petits yeux ont besoin de sommeil. (Bas, à Madeleine.) Eloigne-la.

MADELEINE.

Oui, sois sage, dis bonsoir à ton papa et n'oublie pas de faire ta prière.

ADRIENNE, tendant son front à son père.

Adieu, papa, bonsoir.

JEAN RENAUD.

Adieu, mon enfant.

ADRIENNE.

Oh! à présent, maman je n'aurai plus peur.

Elle entre dans sa chambre conduite par Jean Renaud et Madeleine qui ferme la porte.

SCÈNE VI

MADELEINE, JEAN RENAUD.

MADELEINE.

Parle vite, car je sens, je devine qu'une raison puissante peut seule expliquer ta venue à pareille heure et dans un tel moment.

JEAN RENAUD.

Tu dis vrai, femme ; car, malgre le désir ardent que j'éprouvais de te revoir, jamais je n'aurais pu quitter notre camp sans une circonstance providentielle qui m'a décidé. (Lui prenant la main.) Madeleine, nous avons passé par de rudes épreuves ; mais nous sommes riche à présent !

MADELEINE.

Riches ! Nous !... et comment est-ce possible ?

JEAN RENAUD.

Ce matin, on nous avait envoyés en reconnaissance du côté de la frontière ; une partie du régiment était cachée dans le bois, dans les ravins pour surveiller la route sur laquelle passaient, à de rares intervalles, quelques voyageurs isolés, quelques familles fuyant les événements qui se préparaient. Vers le soir, des tirailleurs hollandais se montrèrent tout à coup, cherchant à nous déloger ; mais nous étions sur nos gardes et soutenus par deux pièces de campagne qui forcèrent l'ennemi à tourner les talons. La nuit venait vite ; ou sonna la retraite et je suivais la colonne lorsque, dans un pli de terrain, j'entendis appeler au secours. C'était quelque blessé, un camarade, peut-être ; je marchai vers l'endroit d'où partaient les cris et, dans l'ombre, j'aperçus deux hommes dont l'un tenait l'autre terrassé sous son genou !... La pensée me vint qu'un des nôtres était aux prises avec un de ces misérables qui suivent les armées pour dévaliser les blessés.

MADELEINE.

Oh! c'est abominable!

JEAN RENAUD.

Je m'élançai la crosse levée!... Aussitôt le brigand prit la fuite, et je me trouvai en présence d'un pauvre voyageur qu'un coup de mitraille avait jeté à terre en lui faisant à la tête une horrible blessure. Je m'efforçai de le soulever, il s'évanouit dans mes bras. L'abandonner me semblait impossible. Je lui fis avaler quelques gouttes du peu de vin qui me restait; au bout d'un instant, il reprit connaissance... Que puis-je faire pour vous, lui demandai-je?... Il m'indiqua à terre, près de lui, des objets tombés d'une ceinture qui avait été déchirée dans la lutte qu'il venait de soutenir. « Prenez, me dit-il, ce sont des bijoux, des titres que je confie à votre honneur! » Et il m'apprit d'une voix défaillante qu'il était d'une famille persécutée, proscrite; qu'il avait fui de Paris dans l'espoir de gagner la frontière et l'Angleterre où l'attendait son père, le comte de Mornas. Il me supplia de faire tout mon possible pour informer ce dernier de la mort de son fils, et lui envoyer le dépôt qu'il me confiait. Je lui en fis le serment. Alors, il tira de sa poche cette bourse et, la mettant dans mes mains : « Il y a là, me dit-il, trois cents » louis, en or et en billets de caisse, je vous les donne » Acceptez-les en souvenir de celui que vous avez voulu » sauver et qui va mourir. . » En ce moment, un bruit de pas se fait entendre... Ce sont les ennemis qui reviennent, me dit-il. — partez, partez vite... — Mais je ne veux pas vous abandonner... — Partez, il le faut, je ne suis pas soldat, et, si je ne meurs pas, ils me feront prisonnier, vous, au contraire, ils vous tueraient... Partez donc, je le veux et souvenez-vous de votre serment!... Les pas se rapprochaient de nouveau, je serrai encore une fois la main du pauvre mourant dont la nuit me dérobait le visage et je me dirigeais déjà vers mes compagnons, lorsqu'une pensée subite me traversa l'esprit : J'ai là, me disais-je, avec ce dépôt sacré, tout l'avenir de ma femme et de mon enfant! Si, demain, j'allais être tué!... Qu'im-

porte que je rentre au camp deux heures plus tard... Je serai de retour avant la bataille!... Ma résolution fut aussitôt prise. Je m'élançai sur la route de notre village et me voici! Maintenant, femme, mettons en sûreté ces titres et que Dieu fasse le reste! S'il me rappelle à lui, tu feras, à ma place, parvenir le papier et les bijoux au père du pauvre mort, et je vous aurai laissées, du moins, toi et ma fille, à l'abri de la misère.

MADELEINE.

Oh! tu reviendras, Jean Renaud, tu reviendras!

JEAN RENAUD.

Le collier que t'a donné ta sœur de lait, madame la duchesse d'Aubeterre, va se trouver en bonne compagnie.

MADELEINE.

C'est vrai. (Regardant les bijoux.) Des bagues, des bracelets...

JEAN RENAUD.

Sans doute des bijoux de famille.

MADELEINE.

Des colliers de diamants. (Regardant la bourse.) Et trois cents louis, à nous!

JEAN RENAUD.

Bien à nous.

MADELEINE.

Quelle dot pour notre fille!

Elle remet le coffre dans l'armoire qu'elle ferme et dont elle reprend la clé.

JEAN RENAUD.

Allons, il faut que je me hâte. Il me reste à peine, en marchant bien, le temps de regagner nos avant-postes, sans que mon absence ait été remarquée...

MADELEINE.

Ah! mon Dieu! Tu me fais trembler.

JEAN RENAUD.

Rassure-toi... Tant de raisons peuvent m'avoir mis en retard... et puis j'ai de bonnes jambes... on ne saura rien.

MADELEINE.

Ah ! quelle nuit... et demain... quelle journée à passer !

JEAN RENAUD, la pressant dans ses bras.

Madeleine, avant de nous séparer encore, laisse-moi te dire ce que j'avais sur le cœur depuis deux mois. Je me sentais coupable envers toi si honnête, si laborieuse, si aimante ! Oui, j'ai eu bien des torts.

MADELEINE.

Ils sont oubliés, mon ami.

JEAN RENAUD.

Mon affreuse jalousie t'a fait beaucoup de mal.

MADELEINE.

N'avait-elle pas ta tendresse pour excuse ?

JEAN RENAUD.

Eh bien ! donne-moi du courage. Dis-moi, une fois encore, que tu me pardonnes.

MADELEINE.

Si je te pardonne !... Toi que j'aime plus que ma vie !

Elle l'embrasse en pleurant.

JEAN RENAUD.

Ma chère Madeleine !... A présent, je puis partir... allons... il le faut... Adieu !

MADELEINE.

Tu pars, sans embrasser ta fille !

JEAN RENAUD.

Elle dort sans doute, laisse-moi seulement la regarder.

Il entr'ouvre doucement la porte et s'arrête attendri.

MADELEINE, s'appuyant sur son épaule.

Chère mignonne, elle est encore tout habillée.

JEAN RENAUD.

Elle s'est endormie au pied du lit.

MADELEINE.

En faisant sa prière.

JEAN RENAUD.

Femme, ne m'oublie pas dans les tiennes.

MADELEINE.

T'oublier !... Jamais !... (Jean Renaud envoie un baiser à sa fille et referme la porte ; puis, il va reprendre son fusil, pendant que Madeleine va ouvrir la porte du fond et regarde au dehors.) Je ne vois rien... Je n'entends rien !

Jean Renaud l'embrasse et sort — Elle sort avec lui, l'arrête encore, lui presse les mains et ils disparaissent tous les deux en se parlant à voix basse. — Aussitôt la fenêtre s'entr'ouvre et Lazare paraît.

SCÈNE VII

LAZARE, puis MADELEINE.

Lazare regarde avec précaution dans la chambre, puis il entre et va droit à l'armoire.

LAZARE.

Fermée !... Elle a pris la clé ! Enfoncer la porte, cela ferait du bruit... Maudite femme !... Tant pis pour elle ! (Se penchant du côté de la porte.) La voilà qui revient. Attention.

Il se glisse derrière la porte du fond. Madeleine reparaît ; elle s'arrête en dehors sans pouvoir détacher ses yeux du chemin que son mari vient de prendre. Elle se décide enfin et elle rentre dans la chambre. Aussitôt Lazare pousse la porte et se place devant.

MADELEINE, reculant effravée.

Ah !

LAZARE, menaçant.

Silence !...

MADELEINE.

Qui êtes-vous ?... Que voulez-vous ?...

LAZARE.

Qui je suis ?... Que vous importe ?... Ce que je veux ? Les bijoux et l'argent qui sont là dans cette armoire.

MADELEINE.

Dans cette armoire ?... Il n'y a rien, rien !...

LAZARE.

Allons donc !... J'étais là-bas sur le champ de bataille, caché dans l'ombre, j'écoutais ce que disait un mourant... à un homme, votre mari, sans doute... je l'ai suivi jusqu'ici et, à travers cette fenêtre, si je n'ai pu vous entendre, du moins j'ai tout vu.

MADELEINE.

Ah ! c'est vous qui cherchiez à terrasser le voyageur blessé, à le tuer pour le voler ensuite !

LAZARE, montrant l'armoire.

Assez de paroles, ouvrez...

MADELEINE.

Non...

LAZARE.

Ouvrez, vous dis-je.

MADELEINE.

Jamais !

LAZARE, marchant sur elle.

Je vous y forcerai bien.

MADELEINE.

J'appellerai... on viendra à mon secours !

LAZARE, sortant un couteau de sa poche.

Essayez...

MADELEINE, jetant un cri.

Ah!

ADRIENNE, dans la chambre.

Maman !... maman !...

Lazare qui se trouve du côté de la chambre, se retourne et ferme la porte à clé. Madeleine croyant qu'il va entrer, s'élance, mais il l'arrête et lui saisit le poignet.

MADELEINE, avec force.

Grâce, grâce, ayez pitié !

LAZARE.

Si tu cries, c'en est fait de toi et de ton enfant!

MADELEINE, brisée par la douleur.

Misérable !

ADRIENNE, frappant à la porte et criant.

Maman!... Petite mère!...

LAZARE.

Qu'elle se taise ou sinon...

Il la menace de son couteau.

ADRIENNE.

Maman ! maman !...

MADELEINE, tremblante.

Tais-toi, mon enfant, tais-toi...

LAZARE, bas, lui mettant le couteau sur la poitrine.

Je suis avec ton père.

MADELEINE, le regardant, terrifiée.

Je... je suis.... avec...

LAZARE, bas.

Avec ton père!

MADELEINE.

Avec ton père!

Moment de silence.

LAZARE,

Maintenant, vite cette clé !...

MADELEINE, défaillante.

Non, non.

LAZARE, la terrassant à demi et plongeant la main dans son tablier

Il me la faut, vous dis-je. Ah ! je la tiens.

Il s'élance vers l'armoire

MADELEINE, le retenant.

Jamais, je ne veux pas, je ne veux pas.

Elle se cramponne à lui.

LAZARE.

Ah ! c'en est trop, à la fin !

Il se retourne et frappe Madeleine de son couteau.

MADELEINE, poussant un cri déchirant.

Ah !...

Elle tombe.

ADRIENNE.

Maman !

Lazare s'empare du coffre.

MADELEINE, cherchant à se soulever.

Assassin !... (D'une voix éteinte.) Voleur... et assassin.

Lazare gagne la fenêtre du jardin et disparaît.

MADELEINE, se débattant.

Au secours !... à moi ! ... au secours !...

ADRIENNE, frappant et appelant.

Maman !... maman !...

Madeleine se traîne jusqu'à la porte de la chambre où se trouve Adrienne, se soulève et l'ouvre.

MADELEINE.

Ma fille... ma fille...

Elle retombe

ADRIENNE, jetant un cri et entrant.

Ah !... maman... maman...

MADELEINE.

Appelle... appelle... au secours... moi, je ne peux... plus .. je... je ne peux pas...

ADRIENNE, à la porte du fond.

Au secours !... Au secours !... (On entend des voix au dehors.) Venez... venez... maman, ma pauvre maman !...

SCÈNE VIII

MADELEINE, ADRIENNE, HABITANTS DU VILLAGE, MARTHE, LOUISE, LE SÉNÉCHAL. Les habitants entrent les premiers suivis par Louise, Marthe et d'autres femmes. On court vers Madeleine que l'on soulève.

TOUS.

Madeleine !

MARTHE.

Blessée, mourante !

MADELEINE.

Oui, mourante!.... Adrienne... ma fille... Je veux l'embrasser encore... (Elle l'embrasse.) Je... je veux... Ah !

Elle retombe morte.

TOUS.

Morte !...

LE SÉNÉCHAL, entrant.

Qu'y a-t-il donc?

MARTHE.

Ah ! monsieur le sénéchal, regardez..

LOUISE.

Un crime affreux...

MARTHE.

Notre pauvre Madeleine...

LE SÉNÉCHAL.

Assassinée !

TOUS.

Oui, assassinée !...

LE SÉNÉCHAL.

Qui donc est venu ?... Qui donc l'a frappée ?... Etais-tu là, mon enfant ? As-tu vu ?

ADRIENNE.

Oui, oui, j'ai vu et j'ai bien entendu aussi...

LE SÉNÉCHAL.

Qui était-ce ?... Parle, réponds...

ADRIENNE, pleurant.

C'est papa...

TOUS.

Son père !

Le rideau baisse.

DEUXIÈME PARTIE

LE CAMP FRANÇAIS APRÈS LA BATAILLE DE FONTENOY

SCÈNE PREMIÈRE

CHAMBORAN, JEAN RENAUD, LE COMTE, LE ROI, LE DAUPHIN et tous les personnages représentés dans le tableau d'Horace Vernet. Le comte d'Aubeterre présente au roi les drapeaux pris sur l'ennemi.

TOUT LE MONDE.

Victoire ! Vive le roi ! Vive la France !

LE COMTE, à Jean Renaud qui tient un drapeau à la main.

C'est vous, Jean Renaud, qui avez pris ce drapeau ?

JEAN RENAUD.

Oui, mon colonel.

LE COMTE.

C'est bien !

Il prend le drapeau et le remet au maréchal de Saxe.

TOUS.

Vive le roi ! vive la France !

LE COMTE.

Soldats, cette journée comptera pour vous et pour

toute l'armée, parmi les plus glorieuses! Le roi qui a partagé vos dangers et à qui je viens d'offrir les drapeaux que vous avez pris, le roi vous remercie au nom de la France!

TOUS.

Vive la France! vive le roi!

Tous les soldats remontent en poussant des cris de joie. Le roi et le dauphin sortent accompagnés par les généraux et les officiers.

SCÈNE II

CHAMBORAN, JEAN RENAUD, LES SOLDATS.

CHAMBORAN.

Allons, les vivandières, en avant les gobelets, et vidons nos bouteilles à la santé de notre colonel!

TOUS.

Oui, oui, buvons à notre colonel!

CHAMBORAN.

Ah! mes amis! quel homme! Rude au service, inflexible sur la discipline! Mais, quel cœur!

LE CAPORAL.

Et quel courage! Toujours au premier rang.

CHAMBORAN.

Ne reculant jamais d'une semelle. Eh bien! mes petits enfants, ce n'est rien en comparaison de l'action glorieuse, sublime que je vais vous dire et qui vaudra au colonel la reconnaissance de la France entière.

TOUS.

Ah!...

LE CAPORAL.

Et cette noble action, quelle est-elle?... Qu'a donc fai le colonel?

CHAMBORAN, avec emphase.

Il m'a sauvé la vie!

TOUS.

A toi?...

CHAMBORAN.

A moi, Pierre Chamboran!

LE CAPORAL.

Et comment s'est accompli...

CHAMBORAN.

Ce fait éclatant? Voilà! Vous savez que, tantôt on a cru un instant que notre centre allait être enfoncé.

LE CAPORAL.

Nous étions accablés par le nombre.

CHAMBORAN.

Moi, dans mon petit coin, j'allais toujours de l'avant, sans m'occuper des autres; mais la mitraille balayait le terrain, la fumée aveuglait la troupe, — si bien que sans m'en être aperçu, je me trouvais séparé de mes hommes avec un joli paquet d'Anglais sur le dos; ils étaient dix au moins et j'avais beau jouer de la baïonnette et de la crosse, je croyais bien que c'était fini de rire, quand tout à coup, un officier à cheval tombe comme un boulet sur mes vis-à-vis; il frappe à droite, à gauche et au milieu aussi; il descend deux ennemis, en blesse deux autres et le reste fait une glissade en arrière. Saute en croupe, me dit le colonel, car c'était lui, mes amis! Je saute, nous filons au triple galop, malgré les balles qui sifflaient à nos oreilles, et cinq minutes après, c'étaient les habits rouges qui filaient à leur tour et sur toute la ligne, devant le régiment qui arrivait au pas de course! J'étais sauvé par notre brave colonel!... Et c'est ainsi qu'il a mérité la reconnaissance de la patrie!...

LE CAPORAL.

Tu lui dois, dans tous les cas, un fameux cierge à M. d'Aubeterre.

CHAMBORAN.

Et je compte que je lui serai redevable plus tard de bien autre chose encore !

LE CAPORAL.

Comment ça ?

TOUS.

Oui, comment ?

CHAMBORAN.

Je compte bien que M. d'Aubeterre assurera mon avenir.

TOUS.

Ah !...

CHAMBORAN.

Un avenir... heureux... doux et paisible.

LE CAPORAL.

Et pourquoi cela, je te prie?

CHAMBORAN.

Pourquoi? Mais c'est tout simple. J'allais partir pour l'autre monde lorsque, sans me consulter, mon colone m'a retenu dans celui-ci. On ne se mêle pas comme ça des affaires des gens pour les laisser ensuite dans l'embarras ! Puisque je dois la vie à M. d'Aubeterre, c'est absolument comme si j'étais son fils, et un père qui se respecte n'a pas le droit de dire à son enfant : Je t'ai mis en présence des difficultés de la vie, à présent, mon bonhomme, tire-toi de là comme tu pourras ! Il n'en a pas le droit !...

LES SOLDATS, riant.

Ah ! ah ! Il est bon, le sergent !... farceur de sergent, va !...

CHAMBORAN, riant.

V'là comme on est dans le Royal-Picard !

Il prend le verre que lui présente la vivandière. Le comte d'Aubeterre revient du fond, avec quelques officiers du régiment. On les salue et on remonte.

SCÈNE III

LES MÊMES, LE COMTE, OFFICIERS, puis LE SÉNÉCHAL.

LE COMTE, aux officiers.

Messieurs, la garde du camp est assurée. Veillez maintenant à faire reposer ces braves gens et, la nuit venue, si vous voulez me faire l'honneur de partager cette tente, elle est à votre service.

Les officiers remontent, on place des sentinelles au fond. — Le comte donne encore quelques ordres.

JEAN RENAUD, à part.

Allons, je dormirai mieux cette nuit que l'autre, car, si par malheur, on s'était aperçu de mon absence...

Il s'arrête devant le regard du comte.

LE COMTE.

Jean Renaud, vous enverrez demain des nouvelles à votre femme, à cette bonne Madeleine que la comtesse n'a pas cessé d'aimer depuis qu'elle a quitté son service. Ellesera très heureuse d'apprendre que vous avez enlevé un drapeau à l'ennemi.

JEAN RENAUD.

Nous sommes, ma femme et moi, mon colonel, bien reconnaissants de toutes les bontés de madame la comtesse.

Il s'éloigne avec les autres soldats et sort par le fond.

LE COMTE, se retournant et voyant Chamboran qui est debout devant l'entrée de la tente.

Eh bien ! qu'est-ce que tu fais là, toi?

CHAMBORAN.

J'attends les ordres de mon colonel, de mon sauveur.. (Avec émotion.) de mon père...

LE COMTE.

Ton sauveur!... ton père!...

CHAMBORAN.

Ah! dame... sans vous je passais un vilain quart d'heure, et j'espère, bienfaiteur, que vous ne l'oublierez pas.

LE COMTE, étonné.

Que je... ne l'oublierai pas?... mais c'est de toi, sans doute, que tu veux parler ?

CHAMBORAN.

Oh! moi, je ne pourrai jamais. J'en garderai un éternel souvenir, et vous le verrez dans la suite, colonel, car à partir d'aujourd'hui, il est bien entendu que je ne vous quitte plus.

LE COMTE.

Comment?... même après la guerre?

CHAMBORAN.

Surtout après la guerre, colonel. Qn'est-ce que je deviendrais sans cela? (Avec émotion.) Vous êtes mon unique famille, colonel... Je n'ai pas d'autre père... ni mère que vous, colonel, et soyez tranquille, je ne vous abandonnerai jamais.

Le sénéchal entre par le fond.

UNE SENTINELLE.

On ne passe pas.

LE COMTE, à Chamboran.

Qu'y a-t-il?

CHAMBORAN, allant au fond.

Qu'est-ce que vous demandez, monsieur le sénéchal?

LE SÉNÉCHAL.

Il faut que je parle sur-le-champ à M. d'Aubeterre.

Le comte se retourne.

CHAMBORAN.

Le voilà... mais je ne sais s'il voudra...

LE COMTE.

Laissez approcher. (Le sénéchal s'avance et salue.) Vous désirez me parler, monsieur?

LE SÉNÉCHAL.

Excusez-moi, monsieur le comte, d'être venu jusqu'à vous dans un pareil moment... Je suis le sénéchal de Mortagne...

LE COMTE.

Je m'étonne, monsieur le sénéchal, qu'on vous ait permis d'arriver jusqu'ici.

LE SÉNÉCHAL.

On n'y a consenti qu'à grand'peine et en nous faisant accompagner.

LE COMTE.

Vous n'êtes donc pas seul?

LE SÉNÉCHAL.

Je suis venu avec une femme et un enfant qui m'attendent là-bas.

LE COMTE.

Expliquez-vous. De quoi s'agit-il?

LE SÉNÉCHAL.

D'une affaire des plus graves et que je ne puis confier qu'à vous, à vous seul... monsieur le colonel.

Le comte fait un signe. On s'éloigne.

LE COMTE.

Je vous écoute.

LE SÉNÉCHAL.

Monsieur le comte, vous avez dans votre régiment un nommé Jean Renaud.

LE COMTE.

En effet.

LE SÉNÉCHAL.

Sa femme était, je crois, la sœur de lait de madame la comtesse?

LE COMTE.

Oui, c'était une brave et honnête fille qui a dû faire une excellente femme.

LE SÉNÉCHAL.

La pauvre créature est morte la nuit dernière, morte assassinée.

LE COMTE.

Assassinée?

LE SÉNÉCHAL.

A ses cris, aux cris de son enfant, tous ses voisins et moi-même, nous sommes accourus, mais, hélas!... il était trop tard, et le misérable assassin avait eu le temps de s'enfuir.

LE COMTE.

Mais pour commettre ce crime affreux, quel but pouvait-il avoir? Le vol?

LE SÉNÉCHAL.

Oh! non.

LE COMTE.

Une vengeance?

LE SÉNÉCHAL.

Pas davantage!

LE COMTE.

Enfin, les soupçons se sont-ils portés sur quelqu'un?

LE SÉNÉCHAL.

Oui, monsieur le comte ; dans tout le village, il n'y eu pour cela qu'une seule voix.

LE COMTE.

Et qui accuse-t-elle ?

LE SÉNÉCHAL.

Jean Renaud.

LE COMTE.

Son mari ! Allons donc, c'est impossible.

LE SÉNÉCHAL.

Leur ménage était troublé depuis longtemps par des scènes violentes qui désolaient d'autant plus la pauvre Madeleine qu'elles avaient pour cause une jalousie injustifiable.

LE COMTE.

Mais l'accusation portée aujourd'hui contre Jean Renaud tombe d'elle-même, puisqu'il était au camp.

LE SÉNÉCHAL.

Il est venu chez lui, la nuit dernière.

LE COMTE.

Prenez garde, monsieur, vous avancez là un fait bien grave, car, fût-il innocent du crime d'assassinat, en abandonnant son poste, Jean Renaud aurait encouru un châtiment sévère.

LE SÉNÉCHAL.

Je n'avance rien dont je ne sois sûr, monsieur le comte.

LE COMTE, Il remonte et s'adresse à Chamboran.

Faites appeler Jean Renaud (Allant à des officiers qui se tiennent dans le fond.) Approchez, messieurs. J'ai besoin que vous entendiez ce qui va se dire, et que vous, capitaine, vous en dressiez procès-verbal.

Les officiers s'approchent. L'un d'eux fait signe à un soldat qui entre dans la tente et rapporte de quoi écrire.

SCÈNE IV

LES MÊMES, JEAN RENAUD, ramené par Chamboran. Le sénéchal se tient un peu à l'écart avec le comte et lui parle bas.

CHAMBORAN, à Jean Renaud.

Viens donc, le colonel te demande.

JEAN RENAUD, inquiet.

Tu dis qu'il veut me parler. Pourquoi?

CHAMBORAN.

Je ne sais.

Jean Renaud s'avance et salue.

LE COMTE, s'approchant de Jean Renaud.

Jean Renaud, combien y a-t-il de temps que vous avez quitté votre village pour reprendre du service ?

JEAN RENAUD.

Deux mois environ.

LE COMTE.

Et, depuis lors, vous ne vous êtes pas absenté sans permission ?

JEAN RENAUD, hésitant.

Non, mon colonel.

LE COMTE.

Hier, quand j'ai ordonné la retraite, vous êtes rentré avec votre compagnie ?

JEAN RENAUD.

Oui, colonel.

LE COMTE, à un officier.

C'est vous qui la commandiez, monsieur ?

L'OFFICIER.

Nous étions très loin de la colonne.

LE COMTE.

Je le sais.

L'OFFICIER.

La nuit était profonde, il fallait chercher son chemin à travers bois.

LE COMTE.

Vous avez dû perdre beaucoup de temps ; mais de retour au camp, vous avez fait l'appel ; Jean Renaud était-il présent ?

L'OFFICIER.

Oui, colonel.

JEAN RENAUD, à part.

Comme mon cœur bat !

CHAMBORAN, à part.

Qu'est-ce qu'il peut y avoir là-dessous ?

LE COMTE, au sénéchal.

Approchez, monsieur.

JEAN RENAUD, à part et troublé.

Le sénéchal !... Que vient-il faire ici ?

LE COMTE.

Jean Renaud, M. le sénéchal vient de m'apporter une nouvelle bien terrible et que je dois vous communiquer. Un crime a été commis dans votre maison.

JEAN RENAUD, avec effroi.

Un crime !... Dans ma maison !... Ah ! parlez, parlez, je vous en conjure...

LE COMTE.

Votre femme...

JEAN RENAUD.

Eh bien ! — Madeleine ?

LE COMTE.

Madeleine... a été... assassinée !

JEAN RENAUD.

Assassinée !... Madeleine... assassinée !... Ah ! ce n'est pas possible, non... non... j'ai mal entendu !... Assassinée... elle. — Ah ! mais c'est horrible, c'est épouvantable... c'est... Madeleine !... Madeleine !

CHAMBORAN, allant à lui.

Mon ami, mon brave camarade !

JEAN RENAUD.

Comprends-tu ? morte !... elle !... ma femme que tu as

vue hier encore, pleine de courage et d'espoir... Ma femme que j'adorais ! Ah ! mon Dieu ! (Il fond en larmes.) Morte ! Elle est morte !

LE COMTE, à Chamboran.

Vous aviez vu sa femme, sergent ?

CHAMBORAN.

Oui, mon colonel, cette nuit même en traversant Mortagne avec le convoi que j'escortais...

LE SÉNÉCHAL.

En effet, c'est peu de temps après votre départ que la malheureuse réveillait tout le village par ses cris et qu'elle tombait morte entre nos bras.

JEAN RENAUD, pleurant.

Assassinée !

LE COMTE.

Et savez-vous qui l'on accuse de ce meurtre abominable ?... Vous...

JEAN RENAUD.

Moi !... moi !...

CHAMBORAN.

Lui !... Allons donc !...

LE COMTE.

Oui, vous... à la suite de quelque scène de jalousie, de quelque violence... comme celles qui depuis longtemps jetaient le trouble dans votre ménage.

JEAN RENAUD.

Quoi, ce n'est point assez de l'épouvantable malheur qui me frappe ! — Ce n'est point assez de l'avoir perdue, elle, tout mon amour, toute ma joie, tout le bonheur de ma vie !... on ose encore m'accuser !... et de quel crime, grand Dieu !... de quel crime !... Ah ! vous ne l'avez pas cru, monsieur le comte, c'est impossible !... vous le savez bien, je suis un honnête homme, un soldat qui a vingt fois risqué sa vie sous vos yeux... et qui n'a jamais manqué à son devoir, vous le savez bien.

CHAMBORAN.

C'est vrai, c'est bien vrai, cela, tout le régiment est prêt à l'attester avec moi.

LE SÉNÉCHAL, bas au comte, en s'approchant de lui.

L'enfant est là, monsieur le comte.

LE COMTE, bas.

C'est bien !... (Haut, regardant Jean en face.) Jamais vous n'avez manqué, dites-vous, à votre devoir ?

JEAN RENAUD, hésitant.

Mais, non, mon colonel.

LE COMTE, au sénéchal.

Faites venir l'enfant.

JEAN RENAUD, se redressant brusquement.

L'enfant? De quel enfant parlez-vous ?

LE COMTE.

Du vôtre !

JEAN RENAUD.

Ma fille !... Elle est ici !... Ma fille !...

Il veut s'élancer au-devant d'elle.

LE COMTE, l'arrêtant.

Restez !... Je vous l'ordonne... Et plus un mot !... Attendez maintenant que je vous interroge, et tenez-vous d'abord à l'écart.

JEAN RENAUD, s'éloignant.

Ah ! pourquoi les balles m'ont-elles épargné !

CHAMBORAN.

Ton enfant va te justifier... Elle dira combien tu les aimais, elle et sa mère.

Adrienne est amenée par Marthe à qui le sénéchal est allé faire signe.

SCÈNE V

LES MÊMES, ADRIENNE, MARTHE.

MARTHE.

Viens, Adrienne, viens, n'aie pas peur...

ADRIENNE, tremblante, se serrant contre Marthe.

Je n'ai pas peur.

LE SÉNÉCHAL, avec douceur.

Allons, approche, approche.

ADRIENNE.

Est-ce que je vais voir papa ?

LE COMTE, allant à elle et lui prenant la main.

Oui, tout à l'heure ; mais d'abord, dites-moi : y a-t-il longtemps que vous ne l'avez vu ?

Adrienne semble hésiter à répondre.

JEAN RENAUD, au fond.

Que va-t-elle dire ?

LE COMTE.

Votre mère vous a appris, sans doute, qu'il ne faut jamais mentir.

ADRIENNE.

Oh ! oui, monsieur.

LE COMTE.

Eh bien ! quand avez-vous vu votre père ?... Voyons, répondez, mon enfant.

Adrienne baisse les yeux et garde le silence.

ADRIENNE, tremblante.

C'est que... (Vivement.) je ne peux pas.

LE COMTE.

Et pourquoi ?

ADRIENNE.

Parce que maman m'a toujours défendu de mentir, et...

LE COMTE.

Achevez.

ADRIENNE.

Et papa m'a bien recommandé de ne pas dire qu'il est venu l'autre nuit.

TOUS.

Ah !

LE COMTE.

Ainsi, vous l'avez vu, vous en êtes bien sûre ?

ADRIENNE.

Oui, monsieur.

LE COMTE.

Dans votre maison ?

ADRIENNE.

Oui, monsieur... Il m'a embrassée, et puis il m'a menée à la chambre pour que je me couche parce qu'il était bien tard.

LE COMTE.

Et... ensuite ?...

ADRIENNE.

Ensuite, maman a fermé la porte, et puis, moi, je l'entendais qui causait avec petit père.

LE COMTE, se retournant vers le fond et faisant signe à Jean Renaud d'approcher.

Qu'avez-vous à répondre ?

ADRIENNE.

Ah ! voilà papa...

Elle veut s'élancer, — on la retient.

LE COMTE.

Eh bien ! vous vous taisez ?

JEAN RENAUD.

Cette enfant a dit la vérité.

CHAMBORAN

Hein !... Comment ?...

LE COMTE.

Et pour vous l'arracher cette vérité, pour vous forcer d'avouer que vous avez quitté votre poste, que vous vous êtes rendu pendant la nuit auprès de la pauvre Madeleine, il a fallu le témoignage accablant de votre fille !

JEAN RENAUD.

Oui, je suis allé pendant la nuit à Mortagne; mais n'étais-je pas de retour au camp avant la bataille ?... Ne me suis-je pas battu courageusement ?

LE COMTE.

Oui, vous avez enlevé un drapeau à l'ennemi. Cette action d'éclat peut racheter votre coupable absence, et ce n'est pas d'une désertion, mais d'un meurtre que l'on vous accuse.

JEAN RENAUD.

D'un meurtre !...

LE COMTE.

Quel motif si grave vous appelait à Mortagne au mépris de la discipline ?

JEAN RENAUD.

Un motif que vous comprendrez, colonel... Non, ce n'est pas seulement pour embrasser mon enfant et ma femme que je me suis éloigné du camp, je voulais revoir Madeleine et lui remettre un dépôt que m'avait confié un voyageur, un proscrit mourant, le comte de Mornas, que j'avais rencontré et secouru dans le bois, après l'escarmouche qui venait d'avoir lieu.

LE COMTE.

Quel était ce dépôt?

JEAN RENAUD.

Des bijoux, des papiers de famille, trois cents louis en or...

LE COMTE, au sénéchal.

Monsieur le sénéchal, a-t-on visité la maison?

LE SÉNÉCHAL.

Avec le plus grand soin et rien de tout cela ne s'y est trouvé...

JEAN RENAUD, vivement.

Alors, on l'a volé!

LE SÉNÉCHAL.

Toute chose était à sa place... aucune trace d'effraction.

LE COMTE.

Et pourtant votre femme s'est défendue.

LE SÉNÉCHAL.

Elle appelait au secours et la petite aussi.

LE COMTE.

Parle, mon enfant, et rappelle tes souvenirs. Une fois enfermée dans ta chambre, tu as bien entendu ton père et ta mère qui parlaient ensemble?

ADRIENNE.

Oui, monsieur, et j'ai cru que papa était très en colère, car ils parlaient bien fort tous les deux.

JEAN RENAUD.

Mais elle se trompe, nous n'avons pas échangé une parole qui ne fût pleine d'affection et de tendresse... et si un autre est venu... le voleur... l'assassin... elle n'a pu, enfermée comme elle l'était, distinguer ma voix de la voix de cet autre!...

LE COMTE.

Et que disait ta mère?

ADRIENNE.

Maman criait : Grâce! grâce, ayez pitié de moi!

JEAN RENAUD, avec force.

Ah! c'est à l'assassin qu'elle criait cela!

LE COMTE.

Et... tu es bien sûre que c'est à ton père qu'elle parlait ainsi?... tu es bien sûre que c'est ton père qui était là...

ADRIENNE.

Oui, monsieur, puisque moi... j'avais peur... j'ai appelé... j'ai... voulu venir et...

JEAN RENAUD.

Assez... tais-toi, tais-toi, plus un mot.

LE COMTE.

Que signifie?

JEAN RENAUD.

Monsieur le comte, ce qui se passe en ce moment est horrible. Un enfant que l'on force de déposer contre son père, de l'accuser, de le faire condamner enfin! c'est comme un sacrilège, c'est un outrage à la nature

CHAMBORAN, à part.

Eh! oui, mille tonnerres, c'est vrai.

JEAN RENAUD, avec énergie.

Au nom du ciel, monsieur le comte, ne l'interrogez plus... que l'on me juge... que l'on me condamne... que l'on me tue... mais, je vous en supplie, je vous en conjure, n'interrogez plus mon enfant. Qu'est-ce que cela me fait à moi de mourir, à présent que Madeleine est morte. J'y suis prêt, entendez-vous, mais ce que je ne veux pas, ce que je vous supplie d'empêcher, c'est que cette pauvre petite créature puisse s'accuser un jour de ma mort; c'est qu'elle puisse se dire un jour : j'ai fait condamner mon père; c'est moi qui l'ai perdu; c'est moi qui l'ai tué!... Non! je ne veux pas qu'elle s'accuse de cela!... Je ne le veux pas!

LE COMTE.

Mon devoir est de l'interroger encore.

JEAN RENAUD, avec calme.

Qu'importe ce qu'elle répondra, si je ne me défends plus.

LE COMTE.

La vérité avant tout... Réponds-moi, mon enfant... et souviens-toi... souviens-toi bien : Lorsque tu avais peur, lorsque tu as appelé, parce que ta mère demandait grâce, qui t'a répondu?

ADRIENNE.

C'est maman.

LE COMTE.

Et que disait-elle?

ADRIENNE.

Elle disait : Tais-toi, ma fille, tais-toi, je suis avec ton père!

JEAN RENAUD, jetant un cri.

Ah!...

Mouvement général.

LE COMTE.

Vous l'entendez : « Je suis avec ton père. »

JEAN RENAUD.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! mais c'est épouvantable!

LE COMTE.

Tu es bien sûre qu'elle a dit cela, mon enfant?

ADRIENNE.

Oh! oui, et elle pleurait en le disant.

JEAN RENAUD, accablé.

Allons, tout est fini!

LE COMTE.

Jean Renaud, demain, vous passerez devant le conseil de guerre.

JEAN RENAUD.

Et demain, je serai condamné!

Sur un signe du colonel, Jean Renaud retire son sabre et le donne à Chamboran qui s'approche pour le prendre en essuyant une larme.

CHAMBORAN, bas.

Jean Renaud, jamais je ne pourrai te croire coupable, jamais!

Jean Renaud lui serre la main.

LE COMTE, aux soldats.

Emmenez le prisonnier.

JEAN RENAUD, suppliant.

Permettez-moi, du moins, d'embrasser ma fille!

Le comte fait signe qu'il consent. Jean Renaud tend les bras à Adrienne qui court à lui. Il la presse sur son cœur et l'embrasse sans pouvoir lui parler. Tout le monde les regarde avec le plus vif intérêt. Le comte signe le procès-verbal que l'officier lui présente.

ADRIENNE.

Papa... tu pleures... Est-ce que c'est moi qui te fais pleurer? Mais, toi aussi, père, tu m'avais toujours dit de ne jamais mentir.

JEAN RENAUD.

Non, non, ne t'accuse pas de faire couler mes larmes, pauvre petit ange, — ne t'accuse de rien, entends-tu... ni maintenant, ni plus tard!... Et si le ciel ordonne que tu te rappelles un jour l'épouvantable malheur qui me frappe en ce moment, souviens-toi, ma fille, souviens-toi bien que je t'en déclare innocente... Que mes dernières paroles restent gravées dans ta mémoire : Tu m'as perdu, pauvre enfant, mais souviens-toi que je t'aime; souviens-toi que je te pardonne!

En disant ces mots, il étend sa main sur la tête d'Adrienne, — puis se tourne vers les soldats prêts à l'emmener et se dirige vers eux, tandis que Chamboran prend l'enfant dans ses bras.

Le rideau tombe.

TROISIÈME PARTIE

Le parc du château d'Aubeterre sur la pente d'une colline aux environs de Toulon. — Au fond à gauche, une grande allée ombreuse conduisant à une des sorties du parc. — A droite, appuyée sur des roches naturelles, une terrasse qui domine la route. — On aperçoit la mer à l'horizon. — Une source et un bassin taillé dans le roc. — Un bosquet à l'avant-scène. — Au-dessus, quelques marches en marbre conduisant au château.

SCÈNE PREMIÈRE

ADRIENNE, LA DUCHESSE.

Au lever du rideau, elles sont assises sous le bosquet. La duchesse lit, Adrienne brode.

LA DUCHESSE, posant son livre.

Adrienne, ne trouves-tu pas que ton père tarde bien à revenir?

ADRIENNE.

C'est qu'il y a loin d'ici à Toulon. Une heure pour aller, autant pour le retour... Et puis, mon père devait visiter les travaux du port et ceux du nouvel arsenal.

LA DUCHESSE.

Oui, ce n'est pas une petite affaire.

ADRIENNE.

Et comme il le disait lui-même, ce matin, le roi ne l'a pas fait général, duc et gouverneur de la haute et basse Provence pour qu'il s'ensevelisse dans le repos

LA DUCHESSE.

C'est vrai; mais quand je ne vous ai pas tous les deux auprès de moi, je crains toujours quelque malheur. (Lui prenant les mains.) Je vous aime tant, toi et lui... vous êtes toute ma joie... toute ma vie!...

ADRIENNE.

Chère mère, comment as-tu fait pendant les quatre années que j'ai dû passer au collège d'Hyères?

LA DUCHESSE.

Elles m'ont paru bien longues. Les mères qui ont plusieurs enfants peuvent se consoler avec celui-ci de l'absence de celui-là; mais moi, je n'ai que toi, toi seule, ma chérie.

LE DUC, en dehors.

C'est bien... c'est bien... venez donc... on nous prendra comme nous sommes.

ADRIENNE.

Ah! voilà mon père.

Elle court au-devant du duc qui entre et qui l'embrasse.

SCÈNE II

LES MÊMES, LE DUC, puis RAOUL et CHAMBORAN.

LE DUC.

Chère amie, je vous annonce une visite, un bel officier que j'ai ramené au galop.

ADRIENNE.

De qui s'agit-il donc?

LE DUC.

Du lieutenant Raoul de Langey... débarqué depuis hier.

ADRIENNE, avec joie.

Ah!

LA DUCHESSE.

Le chevalier?... je serai fort aise de le revoir.

ADRIENNE.

Il est lieutenant, mon père?

LE DUC.

Depuis la dernière campagne et je compte le présenter dans deux ou trois jours à M. le duc de Choiseul qui se rend à Toulon et que nous aurons l'honneur de recevoir ici.

ADRIENNE.

Mais Raoul qu'attend-il donc pour venir?

LE DUC.

C'est à qui l'arrêtera pour lui serrer la main. Jusqu'à ce paresseux de Chamboran dont je ne puis jamais obtenir le moindre service, et qui s'évertue à l'épousseter des pieds à la tête.

RAOUL, en dehors, puis entrant suivi de Chamboran qui ne le lâche pas.

Merci, mes bons amis, merci, mon brave Chamboran.

CHAMBORAN, gaîment.

A votre service, mon lieutenant.

RAOUL, courant vers la duchesse et lui baisant la main.

Ah! madame la duchesse!

LA DUCHESSE.

Bonjour, chevalier.

RAOUL, saluant Adrienne.

Mademoiselle...

ADRIENNE, avec emphase.

Monsieur le lieutenant...

Elle lui fait une grande révérence.

LE DUC, riant.

Mademoiselle !... M. le lieutenant !... que de cérémonies !

CHAMBORAN, à part.

Ils aimeraient bien mieux s'embrasser tout franchement.

LE DUC, appelant.

Chamboran !

CHAMBORAN, qui regarde les deux jeunes gens.

Sont-ils gentils tous les deux.

LE DUC, impatienté.

Chamboran !

CHAMBORAN, à part.

Ils sont réellement faits l'un pour l'autre.

LE DUC, avec colère.

Chamboran !

CHAMBORAN, avec calme.

Est-ce que monsieur le duc m'aurait appelé?

LE DUC.

Je t'ai appelé trois fois, tu deviens donc sourd?

CHAMBORAN.

Que désire monsieur le duc?

LE DUC.

Des sièges.

CHAMBORAN.

Des... des sièges, à l'instant, mon général. (Il va au fond et fait signe à un domestique qui entre.) Monsieur le duc a demandé des sièges.

Le domestique les approche, on s'assied et l'on cause tout bas.

LE DUC.

Ah! tu ne peux pas nous les donner toi-même?

CHAMBORAN.

Pardon, monsieur le duc, mais que feraient vos laquais pendant que je vous les donnerais?

LE DUC.

Et qu'est-ce que tu fais, toi, pendant qu'il nous les donne?

CHAMBORAN.

Moi? rien du tout, mon général.

LE DUC.

Comme d'habitude.

CHAMBORAN, avec bonhomie.

Comme d'habitude, oui, mon général.

LE DUC, sèchement.

C'est bien... nous causerons de tout cela tout à l'heure, va-t'en.

CHAMBORAN.

Oui, monsieur le duc, c'est justement l'heure de ma troisième pipe.

Il s'éloigne.

LE DUC.

Ah! Chamboran!

CHAMBORAN.

Monsieur le duc!

LE DUC.

Je n'ai pas pris de café à déjeuner.

CHAMBORAN.

Tiens!... Ni moi non plus... Je vais réparer mon oubli.

Il sort.

LE DUC.

Vous le voyez, impossible d'en rien obtenir. Cela ne peut durer ainsi.

ADRIENNE.

Ne vous fâchez pas, monsieur mon père, je vais te faire apporter ton café tout de suite.

Elle sort.

LE DUC, la regardant sortir.

Vous devez trouver Adrienne bien changée après ces deux années d'absence.

RAOUL.

Mademoiselle Adrienne est toujours charmante.

LE DUC.

Oh! maintenant, c'est une grande personne, bonne à marier.

RAOUL, troublé.

Oui, oui, et peut-être bientôt?

LE DUC.

Quand nous aurons trouvé un parti vraiment digne d'elle, je lui veux un beau nom.

RAOUL.

Et une grande fortune sans doute?

LA DUCHESSE.

Ceci est indispensable par le temps qui court.

LE DUC.

Par tous les temps, ma chère. Il faut d'ailleurs qu'elle tienne dignement son rang à la cour.

RAOUL, soupirant.

C'est juste.

ADRIENNE, rentrant suivie par un domestique qui porte un plateau.

De quoi parliez-vous?

LE DUC.

De toi, mignonne, du jour où tu devras nous quitter.

ADRIENNE.

Vous quitter!... Et pourquoi?

LE DUC.

Pour te marier.

ADRIENNE.

Oh! ce jour-là est encore loin!.. heureusement... (Elle sert le café.) Je ne suis pas comme ces oiseaux voyageurs qui ne pensent qu'à s'envoler dès qu'ils ont des ailes. Il y a pour eux tant de belles choses à voir dans le monde. Et c'est si triste, toujours le même nid, sous le même feuillage. N'est-ce pas, monsieur le lieutenant?

RAOUL.

Ce n'est pas seulement cet ardent désir de voir et de connaître qui nous entraîne parfois loin de nos plus chères affections, mademoiselle ; moi, par exemple, mon régiment venait d'être désigné pour aller en Amérique, j'étais libre de le suivre ou de rester, je suis parti parce que je voulais me rendre digne de ce que M. le duc a fait pour moi en m'ouvrant une carrière qu'il a si glorieusement parcourue et qui a coûté, hélas! la vie à mon père.

LE DUC.

Oui, à Fontenoy... Je crois encore entendre ses dernières paroles : « Pense à mon Raoul, il est le cadet de la famille, et n'aura de moi que mon nom... fais de lui un brave soldat et Dieu fera le reste! » (Au domestique qui se tenait au fond.) Joseph, enlevez tout cela et dites à Chamboran de m'apporter les papiers que j'avais à la main en arrivant. Dites aussi que l'on tienne un cheval tout sellé pour M. de Langey.

ADRIENNE.

Vous allez repartir?

LA DUCHESSE.

A peine arrivé!

LE DUC.

Son colonel l'a désigné, sur ma demande, pour aller à la rencontre d'un convoi de galériens qui est en marche vers Toulon.

RAOUL.

Ce qui m'a permis de faire route avec M. le duc et de vous voir plus tôt.

Joseph rentre apportant les papiers.

LE DUC.

Eh bien?.. Pourquoi Chamboran n'est-il pas venu?

JOSEPH.

C'est l'heure où M. Chamboran se promène.

LE DUC, allant à la table.

En vérité?... Eh bien, qu'on le cherche, et qu'on me l'envoie... il est temps que cela finisse.

Il lit, écrit, signe, etc.

LA DUCHESSE, à Raoul.

Et votre mission terminée, nous donnez-vous quelques jours?

RAOUL.

Oui, certes; mais d'abord, j'aurai à faire près d'ici une visite toute d'affection et de reconnaissance.

ADRIENNE.

Oh! je sais... A votre marraine.

LA DUCHESSE.

Madame la chanoinesse, directrice du collège des jeunes filles à Hyères. Jamais je n'oublierai ses soins, sa tendresse pour Adrienne pendant les quatre années qu'elle a passées sous sa direction.

ADRIENNE.

Mais vous pouvez vous dispenser d'aller jusqu'à Hyères pour voir votre marraine, nous l'attendons ici aujourd'hui.

LA COMTESSE.

C'est vrai, elle devrait même être arrivée déjà.

RAOUL.

Elle va venir ?

ADRIENNE.

Accompagnée de ma meilleure amie qu'elle a promis d'amener avec elle.

RAOUL.

Mademoiselle Valentine ?

ADRIENNE.

Ma bonne et chère Valentine.

En ce moment on voit arriver dans le fond sous l'allée de gauche une vieille dame donnant le bras à une jeune fille.

LE DUC, quittant la table.

Raoul, voici les ordres que vous aurez à échanger avec l'officier que vous remplacez. Allons, il est temps de partir.

SCÈNE III

LES MÊMES, LA CHANOINESSE, VALENTINE.

LA CHANOINESSE.

Comment ! partir ! au moment où j'arrive !

RAOUL.

Ma marraine !

LE DUC.

Madame la chanoinesse !

ADRIENNE.

Et Valentine !

VALENTINE, l'embrassant.

Ma chère Adrienne !

LA DUCHESSE.

Nous sommes enchantés de vous voir, madame.

LA CHANOINESSE.

Ne vous hâtez pas trop de me remercier de ma visite ; vous en êtes en grande partie redevable à ce bel officier qui tarde bien, ce me semble à embrasser sa marraine. (Raoul l'embrasse.) Allons donc, il se fait un peu prier. Ah ! si j'avais vingt ans de moins, ce serait différent !

RAOUL.

Chère marraine, vous ne doutez pas de ma tendresse pour vous. Vous saviez donc que j'étais de retour ?

LA CHANOINESSE.

Je le savais...

RAOUL.

Et que vous me trouveriez ici ?

LA CHANOINESSE, finement.

Je l'avais deviné ! Est-ce qu'on peut me cacher quelque chose ? Est-ce que je ne sais pas ce qui se passe là ?

Elle lui touche le cœur.

RAOUL, bas.

Ma marraine !

LE DUC.

Parlez-moi de vivre dans la retraite pour être au courant des nouvelles.

LA CHANOINESSE.

Cher duc, un collège de jeunes filles n'est pas un couvent, et une dame chanoinesse n'est point une nonne cloîtrée. Quelles élèves formerions-nous s'il en était autrement ? Au couvent on prépare les jeunes filles à devenir les saintes épouses de Dieu, moi, je les prépare à devenir vos femmes, messieurs, ce n'est pas tout à fait la même chose.

LE DUC, souriant.

En effet !

LA CHANOINESSE.

Maintenant, monsieur mon filleul, j'ai besoin de causer avec vous.

RAOUL.

Je suis à vos ordres, ma marraine, seulement...

LA CHANOINESSE.

Quoi? qu'y a-t-il ?

LE DUC.

Une mission dont Raoul est chargé, un ordre à porter.

RAOUL.

Il est vrai que, si monsieur le duc y consent, je puis porter cet ordre, mettre mes hommes en marche et revenir au galop attendre ici leur passage. Avec un bon cheval, je n'en ai pas pour une demi-heure.

LA CHANOINESSE.

Monsieur le duc consent...

LE DUC.

Mais permettez...

LA CHANOINESSE.

Vous consentez... et moi aussi... va donc, cours, brûle le pavé, et reviens causer avec moi... il s'agit de choses très sérieuses.

RAOUL.

Comptez sur mon impatience, chère marraine! (Il lui baise la main et salue les autres dames.) Mesdames ...

Il sort en courant par le fond.

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins RAOUL.

LA CHANOINESSE, le regardant s'éloigner.

Qu'il est bien! il est charmant! (Soupirant.) On croirait voir son père, n'est-ce pas, monsieur le gouverneur?

LE DUC.

Oui, en effet, la même crânerie dans la démarche.

LA CHANOINESSE.

La même franchise, la même bonté dans le regard... (Comme chassant un souvenir.) Ah! pensons à autre chose! Valentine!

VALENTINE, s'approchant.

Madame?

LA CHANOINESSE.

Il faut pourtant que je te présente à mes amis.

VALENTINE.

J'allais vous prier de le faire, madame.

LA CHANOINESSE.

Je n'ai que peu de mots à dire. Valentine n'est pas seulement la meilleure de toutes mes élèves, c'est ma fille la plus chère, la plus tendre, la plus affectueuse.

VALENTINE.

Qui donc aimerais-je, grand Dieu! si ce n'est vous, madame! mon père proscrit, fugitif m'a confiée, en partant pour l'exil, à votre charité.

LA CHANOINESSE.

A ma charité, non pas! à mes soins, à ma tendresse, à la bonne heure. Un serviteur dévoué t'a amenée de sa part auprès de moi, il m'a remis une lettre dont les termes m'ont très vivement émue et...

VALENTINE.

Et mon père est parti, sans même dire son nom.

LA CHANOINESSE.

Et il a sagement agi; le nom d'un proscrit pouvait être un danger pour toi.

VALENTINE.

Il y a douze ans de cela et, depuis douze années, sans appui, sans soutien, je serais seule au monde si je n'avais

trouvé dans Adrienne une sœur bien-aimée, et, en vous, madame, la plus tendre des mères.

LA CHANOINESSE.

Oui, oui, la plus tendre des mères. C'est ainsi qu'au collège m'appellent ces petites hypocrites, quand elles cherchent à m'attendrir, pour faire de moi ensuite ce qu'elles veulent.

LE DUC.

Mais vous connaissez toutes leurs ruses.

LA CHANOINESSE.

Si je les connais! Parfaitement, cher duc... mais c'est égal, elles m'attendrissent tout de même.

LA DUCHESSE.

Venez, madame la chanoinesse, je veux vous conduire à votre appartement.

VALENTINE.

Avez-vous besoin de moi, madame?

LA CHANOINESSE.

Non, restez, jasez, mes enfants, bavardez à votre aise, ici c'est permis.

LE DUC.

Tandis qu'au collège!...

LA CHANOINESSE.

Au collège c'est absolument interdit et on cause d'autant plus... c'est tout simple... le fruit défendu...

Au moment où elle sort avec la duchesse, Chamboran entre par le fond.

SCÈNE V

LE DUC, CHAMBORAN, ADRIENNE, VALENTINE.

CHAMBORAN, au duc qui allait sortir.

Monsieur le duc m'a fait demander?

LE DUC.

Ah! te voilà, approche.

VALENTINE, à Adrienne.

C'est le vieux soldat dont tu m'as parlé, qui t'aime tant, n'est-ce pas?

ADRIENNE.

Oui, et j'ai bien peur pour lui de quelque orage.

LE DUC.

Il paraît qu'il y a des heures où tu es introuvable.

CHAMBORAN.

Oh! introuvable!... en cherchant un peu...

LE DUC.

Enfin, où étais-tu? Que faisais-tu?

CHAMBORAN.

J'étais à l'ombre, monsieur le duc, et je faisais ma sieste.

LE DUC.

Joseph t'a réveillé peut-être? C'est fort impertinent à lui, n'est-ce pas?

CHAMBORAN.

Oh! du moment que c'était pour monsieur le duc, je le lui pardonne.

LE DUC.

Ah! tu es bien bon.

ADRIENNE, bas, à Valentine.

Je crois que ça va se gâter.

LE DUC.

Et tu penses que cette vie-là peut durer longtemps?

CHAMBORAN.

Mais j'y compte bien... je n'ai encore que quarante-neuf ans.

LE DUC.

Et que je te garderai éternellement, ici, à ne rien faire?

CHAMBORAN.

C'est tout ce qu'on m'a appris dans ma jeunesse.

LE DUC.

Vous l'entendez, mesdemoiselles.

VALENTINE, bas, à Adrienne.

Il va s'attirer quelque méchante affaire.

LE DUC.

Eh bien, moi je te déclare que si tu ne trouves pas moyen de te rendre utile, je te mets à la porte.

CHAMBORAN.

A la porte!... Qu'est-ce que monsieur le duc veut que je fasse à sa porte?

LE DUC.

Eh bien, tu y resteras.

CHAMBORAN.

En sentinelle?

LE DUC.

Je te chasse, comprends-tu?

CHAMBORAN.

Me chasser, moi, Chamboran, est-ce que vous le pouvez?

LE DUC.

Tu oses prétendre...

CHAMBORAN.

J'en fais juge ces demoiselles.

LE DUC.

Oui, oui, toujours ta chanson d'autrefois, je t'ai sauvé la vie, donc c'est moi qui suis ton obligé.

CHAMBORAN.

Mais oui, monsieur le duc, mon obligé.

LE DUC.

Je voudrais bien savoir comment?

CHAMBORAN.

Comment? Ça n'est pas difficile à prouver, et je vais le faire. Monsieur le duc, vous possédez, là-haut, dans vos salons, des tableaux d'un grand prix, à ce qu'on dit, et qui rappellent les superbes hauts faits de vos ancêtres; moi, vous m'avez là, tout vivant. Un tableau en chair et en os, et qui sert à rappeler ce qui a été fait de meilleur, de plus beau dans votre famille.

LE DUC.

Oh! de plus beau!... Avoir sauvé la vie à M. de Chamboran.

CHAMBORAN.

Oui, monsieur le duc! oui, quand vos aïeux enlevaient une redoute, ou mettaient des bataillons en fuite, ils travaillaient pour l'honneur, pour la gloire, et ça se payait d'un grade ou d'un titre; mais exposer sa vie comme vous l'avez fait, vous, un très grand seigneur, par pure bonté d'âme, sans espoir d'aucune récompense, et pour sauver un pauvre diable de soldat, je vous dis que c'est plus généreux, plus grand et plus noble que tout ce qu'ont fait vos ancêtres. Et moi qui suis à la fois, la preuve et la cause de votre plus belle gloire, vous voulez que je vous sois reconnaissant! Allons, donc, monsieur le duc, c'est vous qui me devez du retour.

LE DUC, riant.

Ah! ah! c'est trop fort.

ADRIENNE.

Mon père, puisqu'on nous a prises pour juges je déclare que Chamboran n'a pas tort.

LE DUC.

En vérité!

VALENTINE.

Et je dis moi, qu'il a cent fois raison, monsieur le duc.

LE DUC.

A merveille! je lui dois même une indemnité pour l'avoir sauvé, n'est-ce pas?

CHAMBORAN.

Eh! mais, je ne dis pas non. Je ne me plains pas trop de mon sort dans cet hôtel; mais il est certain que, là-haut, je serais plus heureux qu'ici-bas.

LE DUC.

Oh! là-haut... un chenapan comme toi! il s'agit de savoir si tu y serais allé, là-haut.

CHAMBORAN.

Pardon, monsieur le duc, si vous ne m'aviez sauvé, j'y serais monté d'emblée. Il n'y a pas de chenapan qui tienne. Mourir en défendant la patrie, c'est mourir en état de grâce... on va droit au ciel avec ça!

LE DUC.

C'est possible; mais, en attendant, souviens-toi que je te donne un mois pour que nous sachions à quoi tu peux être bon.

CHAMBORAN.

Je n'en demande pas tant, mon général, nous savons ça dès à présent.

LE DUC.

Comment?

CHAMBORAN.

Je ne suis... absolument bon à rien.

LE DUC.

Songe que je ne plaisante pas.

Il sort.

CHAMBORAN.

Ni moi, mon général.

ADRIENNE, à Chamboran qui se retourne.

Ni moi non plus, monsieur! Et si à l'avenir tu n'es pas plus sage...

CHAMBORAN, venant à elle.

On le sera, ange adorée!... Je te le jure. (A Valentine.) Ne faites pas attention, mademoiselle, si je la tutoie, c'est la consigne quand nous sommes seuls.

LE DUC, en dehors.

Chamboran!

CHAMBORAN.

Je l'ai connue si jeune!... Et je l'aime tant!

LE DUC.

Chamboran!

ADRIENNE.

Tu n'entends donc pas?

CHAMBORAN.

Si fait... j'y cours... mais pas trop vite... il s'y habituerait.

LE DUC.

Chamboran!

ADRIENNE.

Mais va donc!... va donc!...

CHAMBORAN.

Me voilà, mon général, me voilà.

Il se retourne, envoie un baiser à Adrienne et sort en courant.

SCÈNE VI

VALENTINE, ADRIENNE.

VALENTINE.

Enfin, nous sommes seules!

ADRIENNE.

Tu dois avoir tant de choses à me dire!

VALENTINE.

Et toi, tant de confidences à me faire!

ADRIENNE.

Tu n'as lié depuis mon départ aucune amitié nouvelle au pensionnat?

VALENTINE.

Aucune!... Est-ce que j'aurais pu?... Et toi, tu n'as pas cessé de m'aimer comme je t'aime?

ADRIENNE.

Cesser de t'aimer, toi?... Qui es ce que j'ai de plus cher au monde, après ma mère et mon père?

VALENTINE.

Et après lui.

ADRIENNE.

Oh! lui, c'est tout autre chose... je n'y songe qu'en tremblant et il me semble que c'est mal à moi d'en parler. Tant d'obstacles nous séparent!

VALENTINE.

C'est vrai.

ADRIENNE.

Tandis que toi, au contraire, c'est sans trouble, sans agitation que je prononce ton nom et c'est avec bonheur que j'évoque ton image et le souvenir de notre tendre affection.

VALENTINE.

C'est une chose bien étrange!... j'avais cinq ans à peine lorsque je fus amenée au collège, et pendant toutes les années qui s'étaient écoulées depuis, je n'avais ressenti pour chacune de nos compagnes, que cette amitié banale qu'enfante un séjour commun et qu'une séparation a bien vite effacée. Lorsque tu arrivas, et le jour même où nous nous sommes trouvées ensemble pour la première fois, je fus attirée vers toi par je ne sais quel charme étrange et j'ai senti que je t'aimais comme une

sœur. Plus tard, mon Adrienne, je t'ai vue souffrir, je t'ai vue pleurer... et j'ai senti que je t'aimerais comme une mère.

ADRIENNE.

A mon arrivée, j'étais toute tremblante au milieu de ces visages inconnus, tu m'as prise par la main et tu m'as dit : n'ayez plus peur!... Je t'ai regardée et c'était fini. Je me sentais protégée, je me sentais forte!... quoique dans ce temps-là je ne fusse guère vaillante.

VALENTINE.

Oh! non!... je me rappelle ces crises de fièvre, de délire, ces sortes de visions qui troublaient si souvent ton sommeil.

ADRIENNE.

Si je ne t'avais pas eue pour me soigner, pour me veiller comme une enfant, je ne sais ce que je serais devenue.

VALENTINE.

Quand tu nous as quittées, ces funestes accès étaient beaucoup plus rares.

ADRIENNE, soupirant.

Je m'en croyais presque délivrée... mais hélas!...

VALENTINE, avec effroi.

Ils sont revenus?

ADRIENNE.

Oui, comme autrefois... brusquement, sans motif.

VALENTINE, la prenant dans ses bras.

Ma pauvre chère sœur!... parle, explique-moi...

ADRIENNE.

Un soir, je m'étais endormie bien calme, bien tranquille. Tout à coup au milieu de la nuit, j'ai été réveillée par les battements de mon cœur; une sueur froide inondait mon visage! C'était la vision qui revenait. Peu à peu l'obscurité qui m'entourait s'est changée en une lueur sinistre!... Alors j'ai revu la même figure pâle et triste,

dont les regards mouillés de larmes semblaient attachés sur les miens!... j'ai entendu résonner à mon oreille la même voix toute remplie de sanglots et les mêmes paroles solennelles et fatales : « Tu m'as perdu, pauvre enfant, mais souviens-toi que je t'aime, souviens-toi que je te pardonne!...»

VALENTINE, à part.

Et voilà bien des années qu'il en est ainsi.

ADRIENNE.

Que s'est-il passé ensuite?... je ne saurais le dire... Seulement quand j'ai revu la lumière du jour et les oiseaux voltiger en chantant autour de ma fenêtre, je me suis demandé si j'avais bien ma raison.

VALENTINE.

Quelle idée!

ADRIENNE.

Une fois déjà, étant petite fille, n'ai-je pas perdu toute mémoire, tout souvenir du passé?

VALENTINE.

C'était, m'as-tu dit, pendant une longue maladie qui avait mis tes jours en danger.

ADRIENNE.

Oui... et quand je suis revenue à la vie, je ne reconnaissais plus rien, ni personne, même ma mère! Chamboran, seul, n'était pas un étranger pour moi, je comprenais que c'était un vieil ami. Mais, en dehors de tout cela et maintenant encore, j'ai beau fouiller dans mes souvenirs, je ne trouve rien qui puisse expliquer ce que j'éprouve, ces moments de trouble, de tristesse et, surtout, cette vision qui me poursuit toujours... toujours!

VALENTINE.

As-tu dit tout cela à ta mère?

ADRIENNE.

J'ai voulu le faire et, dès les premiers mots, je l'ai vue si troublée, si inquiète... que je me suis juré de n'en plus ouvrir la bouche.

VALENTINE.

En sorte que tu n'as personne pour raffermir ton courage.

ADRIENNE.

Ah ! si tu étais auprès de moi !

VALENTINE.

Je reste...

ADRIENNE.

Chère Valentine !

VALENTINE, souriant.

Est-ce que je peux quitter ma fille dans le trouble où je la vois ?

ADRIENNE.

Avec toi je serais forte... mais comment feras-tu?

VALENTINE.

J'arrangerai cela avec madame la chanoinesse, la voici qui revient accompagnée de monsieur...

ADRIENNE.

M. Raoul !

SCÈNE VII

LES MÊMES, LA CHANOINESSE, RAOUL.

LA CHANOINESSE, ironiquement.

Oui, mon cher filleul, oui, ce sont là certainement de très graves raisons auxquelles une personne sage et prudente comme moi est forcée de se rendre... et il ne te reste plus qu'à faire ici tes adieux... à tout le monde.

ADRIENNE, vivement.

Vos adieux?

RAOUL.

Hélas ! oui, mademoiselle !

VALENTINE.

Vous partez... pour longtemps, monsieur?

RAOUL.

Pour longtemps... oui, mademoiselle.

LA CHANOINESSE.

Qui sait!... peut-être même pour toujours.

ADRIENNE.

Pour... pour toujours!

LA CHANOINESSE.

Il veut se remettre en voyage, retourner à l'armée, il pense qu'il n'y a plus pour lui ni joie, ni bonheur et que ce qu'il a de mieux à faire, c'est de s'aller faire tuer.

ADRIENNE.

Mais c'est affreux, c'est horrible, c'est...

LA CHANOINESSE.

J'ai dit cela tout d'abord, mais il allègue des motifs fort sérieux et qui peuvent expliquer un pareil acte de désespoir.

VALENTINE.

Et ces motifs?

ADRIENNE.

Quels sont-ils donc, madame?

LA CHANOINESSE.

Il dit qu'il est passionnément amoureux.

ADRIENNE.

Ah!

LA CHANOINESSE.

Et que la jeune fille ne l'aime pas.

ADRIENNE, très vivement.

Mais si fait!... (Baissant les yeux.) Ah!

LA CHANOINESSE.

Allons donc, j'étais bien sûre, mon pauvre Raoul, que

tu battais la campagne. Tu l'aimes, elle t'aime, c'est à moi d'arranger l'affaire.

ADRIENE.

Ah! madame! madame!

LA CHANOINESSE.

Sois donc tranquille, mon enfant!... Ah! je te comprends, va... Est-ce que tu pouvais ne pas l'adorer? (Tristement.) C'est le portrait de son père.

RAOUL.

Mais songez, marraine, aux obstacles qui nous séparent.

LA CHANOINESSE.

Oui, oui, certainement. De terribles obstacles, capables d'arrêter un brave militaire!... Tiens... voici les grands parents... Tu vas voir ce que j'en fais, moi, de tes obstacles.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE DUC, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE.

Eh bien! êtes-vous remise de votre fatigue, madame la chanoinesse?

LA CHANOINESSE.

Complètement et toute prête à repartir.

LE DUC.

Déjà?

LA CHANOINESSE.

Mais avant de prendre congé de vous, je désire vous consulter sur une importante affaire.

LA DUCHESSE.

Faut-il éloigner ces jeunes gens?

LA CHANOINESSE.

Inutile... D'ailleurs, ça les intéressera beaucoup.

LE DUC.

Alors, nous vous écoutons.

Tout le monde s'assied.

RAOUL, bas.

Marraine, j'ai une furieuse envie de battre en retraite.

LA CHANOINESSE, bas.

Je te le défends.

ADRIENNE, bas.

Comme je tremble!

VALENTINE, bas.

Du courage!

LA CHANOINESSE.

Sachez d'abord qu'il s'agit d'un mariage.

LE DUC et LA DUCHESSE, étonnés.

D'un mariage!

LA CHANOINESSE.

Pas pour moi... non, pour mon filleul!

LE DUC.

Pour Raoul?

LA CHANOINESSE.

Il est fort épris d'une charmante jeune fille de très bonne maison.

LA DUCHESSE.

Et vous prévoyez des obstacles?

LE DUC.

Dont la cause est facile à deviner. Raoul est sans fortune.

LA DUCHESSE.

Et il serait bien malheureux que le pauvre jeune homme essuyât un refus.

LA CHANOINESSE.

Ce serait fort malheureux, en effet! Ah! je ne sais que

trop ce qui peut résulter d'un amour contrarié ; j'ai passé par là, mes amis...

RAOUL.

Vous... ma pauvre marraine?

LA CHANOINESSE.

Oui... j'avais dix-huit ans alors; je faisais mon entrée dans le monde et comme, dès mon apparition à la cour, tous les hommes me regardaient en souriant et toutes les femmes d'un air froid et dédaigneux, je compris bien vite que j'étais charmante. J'avais d'ailleurs la plus attrayante de toutes les beautés : j'aimais! Ah! j'aimais bien, allez! C'était un gentilhomme beau, brave, spirituel! Le plus beau, le plus brave, le plus spirituel de tous, puisque je l'adorais.

RAOUL.

Eh bien, marraine?

LA CHANOINESSE.

Eh bien, tout notre fortune devait appartenir à l'aîné de la maison et, comme celui que j'aimais n'était qu'un cadet de famille, on le maria à une autre plus riche afin de redorer son blason et je fus condamnée au célibat : voilà comment je suis devenue ta pauvre marraine, mon Raoul, au lieu d'être ton heureuse mère.

RAOUL, lui baisant les mains.

Je vous aime comme si vous étiez à la fois l'une et l'autre.

LA CHANOINESSE, soupirant.

Je sais bien, mais j'aurais mieux aimé être l'autre. J'avais été sacrifiée à ce droit injuste et cruel qu'on nomme droit d'aînesse.

LE DUC.

Injuste et cruel, permettez!

LA CHANOINESSE.

Je ne permets rien du tout : injuste et cruel, je le maintiens.

LE DUC.

Mais avec quoi voudriez-vous que l'aîné de la famille soutint l'éclat de son nom?

LA CHANOINESSE.

Avec de belles actions, monsieur le duc, cela vaut mieux que de belles meutes et de belles livrées.

LA DUCHESSE.

Continuez, madame.

LA CHANOINESSE.

On avait donc fait de moi une chanoinesse, comme on a fait de Raoul un soldat. Mais aujourd'hui les choses sont bien changées. Mon frère a cessé de vivre et tout ce dont j'étais déshéritée m'est revenu! Le nom, les titres et la grande fortune de la famille!... Deux cent mille écus de rentes!

LE DUC.

Six cent mille livres par an, c'est magnifique!

LA CHANOINESSE.

Oui, mais cette fortune qui m'arrive quand mes beaux rêves se sont évanouis et mes chères espérances envolées, cela ressemble furieusement à de superbes noix que le destin envoie parfois à de pauvres gens qui n'ont plus de dents pour les casser; mais tu as toutes les tiennes, toi, mon filleul. Eh! bien, je te donne tout : les champs, les prés, les bois et les châteaux! mords là-dedans, croque-moi tout cela ferme! et bon appétit, mon garçon!

RAOUL.

Quoi, marraine?

LA DUCHESSE.

Vous voulez?...

LA CHANOINESSE.

Le partage est tout fait : cinq cent mille livres pour toi!

LE DUC.

Cinq cent mille livre de rentes!

LA CHANOINESSE.

Et je garde le reste, cent mille livres par an, c'est bien plus qu'il ne m'en faut pour mes pauvres, mon perroquet, mon carlin et pour moi.

RAOUL.

Mais je ne dois pas accepter une pareille fortune.

LA CHANOINESSE.

Eh! que veux-tu que j'en fasse, moi? Ah! si les femmes pouvaient racheter, à prix d'or, leur jeunesse, leurs illusions et leur beauté! sois tranquille, mon enfant, je ne te donnerais pas un écu.

LE DUC.

Après une pareille munificence, que parlez-vous d'obstacles?

LA DUCHESSE.

Il n'y en a aucun à redouter.

LA CHANOINESSE.

C'est bien votre avis?

LE DUC.

Certes! je connais et je garantis les excellentes qualités de Raoul; il porte un fort beau nom... la fortune seule lui manquait et le voilà devenu, grâce à vous, madame, l'un des plus riches partis de France.

LA CHANOINESSE.

Alors il ne reste plus, selon vous, qu'à aller trouver la famille?

LA DUCHESSE.

Et à faire votre demande.

LE DUC.

Eh! oui. Abordez franchement la question, monsieur le comte, ou monsieur... le...

LA CHANOINESSE.

M. le duc... c'est un duc!

LE DUC, hésitant.

Ah! c'est un... eh! bien... Monsieur le duc... Madame la duchesse... j'ai l'honneur de vous demander pour M. le chevalier de Langey...

LA DUCHESSE.

La main de votre fille, mademoiselle...

LA CHANOINESSE.

Mademoiselle Adrienne d'Aubeterre!... voilà... c'est fait!

LE DUC.

Hein?... plaît-il?

LA DUCHESSE.

Vous avez dit : Adrienne?

ADRIENNE, à part.

Ah! Valentine, la force m'abandonne!

VALENTINE.

Et moi je suis bien tranquille, va!

LE DUC.

Ainsi, chevalier, vous aimez mademoiselle d'Aubeterre?

RAOUL.

Monsieur le duc... c'est pour cela que je voulais partir... m'exiler!

LA CHANOINESSE.

Et quand vous êtes arrivés tout à l'heure, la nouvelle de ce départ attristait bien fort notre Adrienne.

LA DUCHESSE.

Que ne le disais-tu, méchante? Tu nous as ôté le mérite de consentir à ce mariage... avant que madame la chanoinesse n'ait enrichi son filleul.

ADRIENNE, l'embrassant.

Ma mère!

LA CHANOINESSE.

Voilà une belle et bonne parole, madame la duchesse.

Eh! bien, mon général, que dites-vous de la façon dont j'ai mené cette petite campagne-là?

LE DUC.

Je dis... madame... que nous sommes battus (Tendant la main à Raoul.) et enchantés de l'être.

SCÈNE IX

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE, puis LE SERGENT.

JOSEPH, entrant.

Le carrosse de madame la chanoinesse est prêt.

LA DUCHESSE.

Vous nous quittez?

ADRIENNE.

Déjà?

LA CHANOINESSE.

J'ai d'autres enfants qui me réclament, une visite à leur faire, avec l'archevêque.

LE DUC.

Mais vous nous reviendrez?

LA CHANOINESSE.

Pour la bénédiction nuptiale. Allons, Valentine.

VALENTINE, bas.

Adrienne est, comme autrefois, en proie à ces terribles crises...

LA CHANOINESSE, tristement.

Ah!...

VALENTINE.

Et je voudrais...

LA CHANOINESSE.

Tu voudrais rester auprès d'Adrienne, n'est-ce pas?

VALENTINE.

Oh! oui, madame.

LA CHANOINESSE, haut.

Adrienne, veux-tu que je te laisse Valentine pour quelques jours?

ADRIENNE.

Oh! oui, madame.

LA CHANOINESSE.

Eh! bien, garde-la, je te la reprendrai quand tu seras mariée.

ADRIENNE.

Ah! madame...

Pendant ces derniers mots, le sergent est entré par le fond à gauche : Joseph, rentré avec lui, lui désigne Raoul.

LE DUC.

Qu'y a-t-il?

LE SERGENT.

Je viens prévenir M. le lieutenant de l'arrivée du convoi qu'il attendait.

LA CHANOINESSE.

Quel convoi?

RAOUL.

Des galériens qui sont envoyés à Toulon et que je suis chargé de conduire. (La chanoinesse va regarder au fond avec les jeunes filles. Raoul, au sergent.) Faites continuer la marche, je vous rejoindrai.

LE SERGENT.

Pardon, mon lieutenant, la chaleur est accablante, je demande pour nos hommes quelques instants de repos et aussi pour... les autres.

LA CHANOINESSE, au fond.

Voyez, voyez... les voilà tous couchés sur la route, en plein soleil.

ADRIENNE.

Cela fait peine à voir.

VALENTINE.

Et pas un arbre pour les abriter.

LA CHANOINESSE.

Des arbres!... mais en voilà de superbes : que ces malheureux entrent ici et s'y reposent pendant quelques instants.

LE DUC.

Comment... vous livrez mon parc à ces misérables.

LA CHANOINESSE.

Ils souffrent, général! et d'ailleurs les soldats qui les escortent méritent bien quelques égards.

ADRIENNE.

Oh! mon père ne demande pas mieux...

LE DUC, cédant.

Allons, Raoul, donnons des ordres.

Ils sortent.

LA CHANOINESSE, à Valentine en lui donnant sa bourse.

Tiens, prends cette bourse, je ne sais pas ce qu'il y a dedans, mais c'est lourd... et cela me gène...

VALENTINE.

Je comprends!... Merci, madame.

ADRIENNE.

Une bourse!... j'ai aussi la mienne.

SCENE X

LES MÊMES, LES GALÉRIENS, JEAN RENAUD.

Sitôt l'ordre donné par le duc, Raoul est remonté avec le sergent et ils ont disparu dans l'allée du fond. Un instant après, le sergent revient avec les soldats et les galériens. Sur un geste du sergent, il s'arrêtent; les uns se couchent à terre, d'autres s'appuient contre les arbres ou vont s'asseoir sur les saillies de la balustrade et de la fontaine. Un dernier groupe s'arrête à gauche un peu plus à l'avant-scène. Les soldats posent leurs armes pour se reposer aussi. Deux restent debout, l'arme au bras, sous l'avenue. Tout ceci a lieu pendant que le duc, la duchesse et la chanoinesse se dirigent vers le fond.

VALENTINE, à Adrienne.

Hâtons-nous de faire nos largesses.

ADRIENNE.

Oui, oui, je voudrais que tout le monde aujourd'hui, fût aussi heureux que moi.

Valentine va vers les groupes du fond, Adrienne vers celui de gauche.

LES GALÉRIENS, se levant, tendant les mains, se poussant et parlant tous à la fois.

A moi !... à moi ! ne m'oubliez pas, mam'zelle.

LE SERGENT.

Allons, silence !

Adrienne s'arrête devant un homme assis sur un roc de la fontaine et qui, la tête basse, est resté étranger à ce qui se passe.

ADRIENNE.

Et vous, pauvre homme, tendez votre main comme les autres.

JEAN RENAUD.

Je n'ai besoin de rien ! (Levant la tête.) Je vous remercie, mademoiselle.

ADRIENNE, poussant un cri.

Ah! (Bas, à Valentine en lui saisissant le bras et montrant Jean Renaud.) C'est lui, Valentine, c'est lui!

VALENTINE.

Qui, lui?

ADRIENNE.

L'homme dont l'image me poursuit toujours.

LA CHANOINESSE, revenant avec la duchesse.

Qu'a-t-elle donc?

LA DUCHESSE.

La vue de ces malheureux l'aura trop vivement impressionnée.

LA CHANOINESSE.

Emmenez-la, madame la duchesse.

Elle l'emmène.

ADRIENNE, à part.

Oh! je le reverrai... je le reverrai.

Ils sortent tous.

SCÈNE XI

JEAN RENAUD, LE SERGENT, SOLDATS et GALÉRIENS, puis ADRIENNE et VALENTINE.

Adrienne a laissé tomber sa bourse en voyant la figure de Jean Renaud. Il s'en aperçoit pendant la sortie, il ramasse la bourse e fait un pas pour la rapporter.

JEAN RENAUD, appelant.

Mademoiselle!

LE SERGENT, lui barrant le passage.

Eh bien... qu'est-ce que tu lui veux à cette demoiselle?

JEAN RENAUD.

Lui rendre cette bourse qu'elle a laissée tomber.

LE SERGENT, la prenant.

Une bourse, pleine d'or... Et tu voulais la rendre? Ah çà mais, ça serait donc vrai que tu serais un honnête homme?

JEAN RENAUD, avec énergie.

Oui! un honnête homme.

LE SERGENT.

Le fait est que le n° 29 n'est pas porté comme voleur mais comme assassin.

JEAN RENAUD.

Assassin!... oui, c'est comme assassin que j'ai été condamné.

LE SERGENT.

Et comment se fait-il que tu n'aies pas été pendu?

JEAN RENAUD.

J'étais sergent comme vous.

LE SERGENT.

Alors pourquoi ne t'a-t-on pas fusillé?

JEAN RENAUD.

Ma peine a été commuée à cause d'une action d'éclat

LE SERGENT.

Une action d'éclat?

JEAN RENAUD.

Un drapeau que j'avais enlevé à Fontenoy.

LE SERGENT, étonné.

Un drapeau!... En effet... ce n'est guère l'habitude des assassins de cueillir des drapeaux sur le champ de bataille.

Il remonte vers le fond, Jean Renaud retourne à sa place et retombe dans sa rêverie. Adrienne rentre par la droite.

VALENTINE, qui la suit.

Adrienne, je t'en conjure...

ADRIENNE, très agitée.

Non, une force irrésistible me ramène et me pousse vers cet homme ! il faut que je lui parle, que je l'entende, il le faut ! Je veux m'assurer si ce sont bien les traits qui m'apparaissent chaque nuit... si c'est bien la voix qui résonne si souvent à mon oreille... Je veux savoir, enfin, s'il les connaît, ces mystérieuses paroles qui retentissent jusqu'au fond de mon âme, qui bouleversent ma raison, qui me rendent folle !... Je le veux, entends-tu, je le veux !...

Elle fait quelques pas vers Jean Renaud.

LE SERGENT.

Mademoiselle cherche sa bourse, sans doute ?

ADRIENNE, très troublée.

Ma... ma bourse ?

LE SERGENT, désignant Jean Renaud.

C'est cet homme qui l'a trouvée. Il me l'a remise pour que je vous la rende, mademoiselle.

ADRIENNE, même jeu.

Ah ! c'est... c'est lui ?

LE SERGENT.

Mademoiselle veut peut-être l'en récompenser ?

ADRIENNE.

Oui... je le voudrais... je voudrais causer un instant avec lui.

LE SERGENT.

A votre aise, mademoiselle.

Il remonte et disparaît.

ADRIENNE, qui s'est approchée, peu à peu.

Monsieur... Tout à l'heure, vous avez refusé l'argent que nous vous offrions, ne me permettrez-vous pas de reconnaître le service que j'ai reçu de vous ?

JEAN RENAUD, étonné.

Un service ?

ADRIENNE.

Cette bourse que vous m'avez rendue, oh ! cette fois, ne me refusez pas... je vous en prie.

JEAN RENAUD.

Que me servirait l'argent, à moi ? le pain que j'achèterais serait moins noir que celui qu'on nous donne : mais arrosé de larmes, le pain est toujours amer.

ADRIENNE, bas, à Valentine.

La voix... c'est la voix !

VALENTINE.

Se peut-il ?

JEAN RENAUD.

De vous, cependant, de vous dont le regard est si bon, dont la compassion est si touchante... j'accepterai un souvenir.

ADRIENNE, avec joie lui tendant la bourse.

Ah !

JEAN RENAUD.

Oh ! non, pas tout cela... je vous l'ai dit, rien qu'un souvenir de vous... (Il prend une pièce dans la bourse ouverte.) Gardez, gardez tout le reste. L'argent qu'on me donne ne me porte pas bonheur, à moi !

VALENTINE.

Pour... quelle faute avez-vous été condamné ?

JEAN RENAUD, avec amertume.

Pour quelle faute !... A quoi bon me demander cela ? (Montrant les autres forçats.) Interrogez ces hommes, ils vous répondront tous : je suis innocent !

ADRIENNE, avec conviction.

Si vous me le disiez, vous, je le croirais.

JEAN RENAUD, avec énergie.

Eh bien... je vous jure que je ne suis pas coupable.

ADRIENNE.

Je vous jure que je vous crois.

JEAN RENAUD.

Que le ciel vous récompense, mademoiselle, vous venez de donner à mon cœur sa première joie depuis douze ans !

Il s'incline et s'éloigne.

ADRIENNE, vivement.

Un mot encore... je veux savoir de... quel crime vous avez été faussement accusé.

JEAN RENAUD.

Faussement accusé, oui. Ils ont dit que j'avais commis un crime épouvantable ! Ils ont dit que j'avais assassiné ma femme... plus que cela... la mère de mon enfant !

VALENTINE.

Oh ! c'est horrible.

ADRIENNE.

Oui, oui, bien horrible !...

JEAN RENAUD

Courbé pendant douze ans sur une rame, cloué sur un banc, au milieu des assassins et des voleurs... Ah ! c'est bien long, allez... et, cependant, le travail sans relâche, sous un soleil brûlant, le carcan et les chaînes, et le fouet des gardiens, tout cela n'est rien, non, rien auprès des tortures de mon âme ! auprès de cette incessante pensée qui m'obsède depuis que je suis au bagne : Qu'est devenu mon enfant, ma fille ? Abandonnée, sans appui, sans secours, elle est peut-être morte de souffrance et de faim ! Et peut-être qu'au lieu d'une tombe, il y en a deux, où personne ne va prier, ni verser une larme.

VALENTINE.

Quelles preuves s'élevaient donc contre vous ?

JEAN RENAUD.

Vous voulez le savoir ?

ADRIENNE.

Oui, oui, parlez... Je vous en prie.

JEAN RENAUD.

Eh bien, j'habitais avec ma femme un village du Nord quand la guerre éclata, j'avais été soldat et au premier appel je me suis mis en route. Deux mois s'écoulèrent. Un soir, sur le bord d'un chemin, je trouvai un pauvre jeune homme mortellement blessé ; se sentant près de mourir, il me confia des papiers de famille et de précieux bijoux, puis il me donna une somme d'argent qui pour moi était une fortune. La nuit était venue, notre village se trouvait à peu de distance, et je gagnai rapidement notre chaumière afin d'y mettre à l'abri ce dépôt, ce trésor qu'il semblait que le ciel m'eût envoyé. Après avoir embrassé ma femme et ma fille, je me hâtai de retourner au camp où j'arrivai sans que mon absence eût été remarquée. Le lendemain, quand l'armée de Fontenoy chantait victoire, je fus arrêté brusquement et accusé de meurtre !... ma femme, frappée d'un coup de poignard, était morte, sans avoir prononcé une parole. Et quand on cherchait qui avait pu commettre ce crime horrible, quand les amis, les voisins assuraient n'avoir vu personne : « Moi, s'écria ma fille, j'ai vu quelqu'un !... j'ai vu mon père... »

ADRIENNE.

Grand Dieu ! votre fille !

JEAN RENAUD.

Une enfant de cinq ans dont on a accepté la déposition ! « Mon père est venu cette nuit, disait-elle, il nous a embrassées, maman et moi !... » Et comme, sans doute après mon départ, elle a entendu de l'autre chambre la lutte entre ma femme et son assassin, elle a dit que j'avais frappé sa mère. Alors il n'y eut pas une seule voix pour me défendre... j'étais perdu !

ADRIENNE.

Perdu !

VALENTINE.

Rien n'a pu vous justifier!

JEAN RENAUD.

Rien!... rien!... ni mes protestations, ni mon désespoir!... Du dépôt qui m'avait été confié, il ne restait aucune trace... et on a nié l'existence de ce dépôt... on a dit que, dans un accès de jalousie furieuse, j'étais allé au village pendant la nuit, et que j'avais tué ma pauvre Madeleine!

ADRIENNE, vivement et avec force.

Madeleine! Madeleine!

VALENTINE.

Qu'as-tu donc?

ADRIENNE.

C'est étrange! ce nom a résonné jusqu'au fond de mon cœur... (Avec émotion.) Madeleine! j'ai, en le prononçant des larmes dans les yeux... Dites... dites-le encore... Le voulez-vous?

JEAN RENAUD.

Si je le veux!... Oh! je ne crains pas de le prononcer, allez, le nom de ma bonne et chère Madeleine.

ADRIENNE.

C'est comme un écho lointain que j'entends... Ce nom, plusieurs de nos compagnes le portaient, et je l'ai entendu bien souvent répéter. D'où vient donc que, jamais, je n'en fus émue comme je le suis... quand c'est vous qui le dites? Madeleine!... je sens s'éveiller en moi, je ne sais quels souvenirs confus... oui... je me vois toute petite... les mains jointes et... priant Madeleine!... (Avec volubilité.) Sainte Marie-Madeleine, patronne de ma mère, priez pour elle!... (Stupéfaite.) Qu'est-ce que je dis donc? Est-ce que je deviens folle?

VALENTINE, effrayée.

Adrienne!

JEAN RENAUD, vivement.

Qui vous a enseigné cette prière, mademoiselle?

ADRIENNE.

Je ne sais pas... je ne sais pas. Mais parlez, parlez encore.

JEAN RENAUD, hésitant et les yeux fixés sur Adrienne.

Oui, oui, mais que vous dirai-je? On a conduit ma fille au tribunal, on a fait parler la pauvre petite, on a forcé l'enfant de témoigner contre son père, et sur ce témoignage... j'ai été condamné.

ADRIENNE, haletante.

Et... quand on vous a séparé d'elle... quel adieu lui avez-vous adressé?

JEAN RENAUD.

Quel adieu? attendez. Ma fille, lui ai-je dit, que mes dernières paroles restent gravées dans ta mémoire.

ADRIENNE, à elle-même.

Dans ta mémoire, oui...

JEAN RENAUD.

Tu m'as perdu, pauvre enfant.

ADRIENNE, même jeu.

C'est cela. Tu m'as perdu!

JEAN RENAUD.

Mais souviens-toi que je t'aime.

ADRIENNE, avec énergie.

Souviens-toi que je te pardonne.

JEAN RENAUD, avec force.

Ah! vous avez connu mon enfant! Ma fille seule a entendu ces paroles, ma fille seule a pu vous les redire.

ADRIENNE, haletante.

Non, personne ne me les a dites. Je me souviens, voilà tout... Je me souviens aussi de votre voix, je me souviens de votre visage, je me souviens de vos dernières paroles...

JEAN RENAUD, avec force.

Vous vous souvenez?... mais c'est impossible!

VALENTINE.

Oui, impossible... Adrienne.

ADRIENNE.

Je ne sais plus, je ne comprends plus! j'ai un père, j'ai une mère que j'aime, que j'adore, et, cependant, je le sais je m'en souviens, je l'affirme, c'est moi que vous embrassiez en pleurant, c'est à moi que vous adressiez ce déchirant adieu!

JEAN RENAUD.

A vous! mais alors vous seriez... (Voyant entrer Chamboran.) Ah! Chamboran, Chamboran, c'est toi! Ici, près de...

CHAMBORAN, allant à lui et le regardant en face.

Jean Renaud!

JEAN RENAUD.

Devant Dieu qui nous voit et qui nous entend, dis-moi ce qu'est devenue ma fille...

CHAMBORAN.

Ta... ta fille...

JEAN RENAUD.

Devant Dieu! devant Dieu!

CHAMBORAN.

Eh bien!... j'en ai fait l'enfant d'adoption de la duchesse d'Aubeterre.

JEAN RENAUD, chancelant.

Ma fille... c'est...

VALENTINE.

O ciel!

ADRIENNE.

Mon père!... (Tombant à genoux et baignant de ses larmes les mains de son père.) C'est mon père! mon père qui est innocent et que moi, malheureuse, j'ai fait condamner.

VALENTINE.

Adrienne!...

JEAN RENAUD.

C'est mon enfant!... c'est ma fille!... si belle! si adorable!... c'est ma f...

Il ouvre ses bras.

ADRIENNE, à son cou.

Oh! mon père... mon père!

JEAN RENAUD.

Ah! quel bonheur! quelle joie!... Est-ce que j'ai souffert? est-ce que j'ai pleuré pendant ces longues années écoulées loin de toi? Je ne sais plus, je ne me souviens plus!... J'ai ma fille!... j'ai ma fille!...

ADRIENNE.

Mon père!... mon père!...

JEAN RENAUD, s'éloignant doucement.

Mais je ne dois pas te presser dans mes bras...

ADRIENNE.

Pourquoi?

JEAN RENAUD.

J'ai peur de souiller ta pureté au contact de ces chaînes honteuses, de cette livrée d'infamie!

ADRIENNE.

Mais c'est moi, misérable, qui ai chargé vos mains de ces horribles chaînes, c'est moi qui vous ai revêtu de cet habit infâme... et je ne suis pas digne d'être pressée dans vos bras!

Elle pleure.

CHAMBORAN, la regardant.

Pauvre enfant!... je l'avais faite si heureuse!

JEAN RENAUD.

Je te comprends... j'aurais dû souffrir jusqu'à la fin... j'aurais dû ne pas la reconnaître! mais je ne pouvais pas imposer silence à mon cœur!

ADRIENNE, d'une voix grave.

Mon père, s'il existe encore un moyen de prouver votre innocence, s'il existe au monde une trace que puisse suivre le dévouement le plus ferme et le plus saint, un indice que puisse découvrir une volonté indomptable, dites-le moi, mon père... je chercherai.

VALENTINE.

Nous chercherons ensemble, ma sœur !

JEAN RENAUD.

Une preuve existait, en effet... une preuve irrécusable. Avec les titres et l'argent de M. de Mornas, avait aussi disparu le seul bijou qu'ait possédé ma femme... Elle le tenait de sa sœur de lait, la duchesse d'Aubeterre.

VALENTINE.

La duchesse !

ADRIENNE.

Elle !...

JEAN RENAUD.

C'était un riche collier que portait madame la duchesse et qu'elle passa au cou de ma pauvre Madeleine le jour de notre mariage. Il était fait d'émeraudes, de saphirs et de rubis. A son fermoir pendait un médaillon orné de trois diamants. L'assassin, leur disais-je, a emporté ce collier avec tous les autres joyaux. Mais on m'a répondu que je l'avais fait disparaître pour égarer la justice.

ADRIENNE.

Mon pauvre père !...

JEAN RENAUD.

Peut-être M. de Mornas a-t-il survécu ; lui seul, alors, aurait pu me sauver ; mais, enfermé, je ne pouvais rien, hélas ! rien ! pendant douze années de désespoir et de larmes.

ADRIENNE.

Eh bien ! si M. de Mornas existe, nous le trouverons, mon père !

CHAMBORAN.

Oui, morbleu !... nous le trouverons !

SCÈNE XII

LES MÊMES, LE SERGENT, SOLDATS

Roulement de tambour.

LE SERGENT, aux forçats.

Allons, debout et en route !

ADRIENNE.

Il part !

CHAMBORAN.

Il faut qu'il obéisse !

JEAN RENAUD, bas.

Adieu, ma fille, adieu !

ADRIENNE.

Non... je ne vous dis pas adieu, mon père, nous nous reverrons bientôt !

Deuxième roulement de tambour.

JEAN RENAUD.

Ma fille !...

CHAMBORAN.

Prends garde !...

JEAN RENAUD.

Oh ! oui !... que ma honte ne rejaillisse jamais sur elle ! Je me tairai... je me tairai !

Les soldats escortent les galériens qui remontent vers le fond au moment où reparaît Raoul.

Rideau.

QUATRIÈME PARTIE

Un salon ouvrant sur le parc du château.

SCÈNE PREMIÈRE

ADRIENNE, VALENTINE.

VALENTINE.

Adrienne, essuie tes larmes et calme-toi, je t'en conjure.

ADRIENNE.

Tu veux que je me calme, que je cesse de pleurer ! Efface alors le souvenir de ma pensée et le désespoir de mon âme !... Que je me calme ! Mais songes-y donc, Valentine, tandis que je vivais heureuse, au milieu de la richesse et du luxe, entourée des soins les plus touchants, de l'affection la plus tendre, il traînait, lui, mon père, son existence misérable et honteuse, parmi les plus vils criminels, courbé sous le poids de ses lourdes chaînes et de sa honte plus pesante encore. D'autres ont été victimes comme lui de l'erreur des juges : ceux-là n'accusent que le destin et leurs pensées se reposent avec amour sur leur famille, sur leurs enfants... mais lui, plus misérable cent fois, c'est sa fille qui l'a jeté dans cet abîme ! Et il me pardonnait tout à l'heure, et ses mains tremblantes

s'étendaient sur moi pour me bénir, ses yeux s'emplissaient de larmes de tendresse et d'amour. Il m'appelait son enfant bien-aimée, moi qui l'ai fait condamner! Ah! tu as bien raison, va... je ne devrais plus pleurer, je devrais être morte de honte et de remords!

VALENTINE.

Si ton père t'entendait, il blâmerait ce que tu dis là, il te défendrait de t'accuser toi-même.

ADRIENNE.

Lui!

SCÈNE II

LES MÊMES, CHAMBORAN.

CHAMBORAN.

Il te le défend par ma voix, Adrienne.

ADRIENNE.

Que dis-tu?

CHAMBORAN.

Ce qu'il m'a chargé de te répéter, car j'ai pu le revoir, et quand je lui ai dit : pauvre ami, le ciel a été sans miséricorde pour toi! Le ciel, m'a-t-il répondu, le ciel vient de me payer presque toutes les larmes que l'injuste sentence des hommes m'a fait répandre... Au lieu de me faire retrouver misérable et pauvre l'enfant que j'avais laissée sans soutien, sans asile, c'est une belle et radieuse jeune fille qu'il m'a rendue... Je la voyais, pendant ma dure captivité, errante et mendiant son pain et je la retrouve entourée de luxe, de soins et de tendresse! Tu vois bien que si c'est Dieu qui m'a envoyé mes souffrances, je dois encore le bénir ; il m'a rendu plus qu'il ne m'a pris.

ADRIENNE.

Ah! mon père! il oublie toutes les douleurs de sa vie

et ne voit plus que les joies qui ont accompagné la mienne.

VALENTINE.

Eh bien, peux-tu penser encore qu'il approuve ces amers reproches que tu t'adressais à toi-même ?

CHAMBORAN.

Non, qu'elle ne s'accuse pas, m'a-t-il dit, chère fille bien-aimée !... Ce n'est pas elle qui a causé ma perte, ce sont les hommes qui l'ont forcée de déposer contre moi, c'est cette loi cruelle qui, outrageant la nature, permet que l'enfant témoigne contre son père.

SCÈNE III

LES MÊMES, LA DUCHESSE.

CHAMBORAN.

Madame la duchesse.

VALENTINE.

Ta mère !

ADRIENNE, bas.

Ma mère !... Tu sais bien que je n'ai plus le droit de la nommer ainsi..

LA DUCHESSE.

Je vous cherchais, mes enfants, nous attendons demain l'arrivée de M. de Choiseul, et je voulais... mais qu'as-tu donc, Adrienne ?

ADRIENNE, avec douleur.

Moi !...

LA DUCHESSE.

Pourquoi cette douleur empreinte sur ton visage ? Et ces traces de larmes... Pourquoi as-tu pleuré ?

ADRIENNE.

Pourquoi ?...

LA DUCHESSE.

Parle, mais parle donc, ma fille...

ADRIENNE

Oui, je parlerai... ma... ma mère... Laissez-nous seules, mes amis.

LA DUCHESSE.

Ce que tu as à m'apprendre est donc bien grave ?

ADRIENNE.

Bien grave, et bien triste, hélas...

VALENTINE.

Du courage, Adrienne !...

Elle l'embrasse.

CHAMBORAN.

Du courage...

Ils sortent ensemble.

SCÈNE IV

LA DUCHESSE, ADRIENNE.

LA DUCHESSE.

Voyons, nous voilà seules, viens t'asseoir, là, près de moi, et parle, parle vite.

ADRIENNE.

Près de toi !

Elle s'agenouille devant la duchesse.

LA DUCHESSE.

Que fais-tu ?

ADRIENNE.

C'est à genoux que je veux tout te dire...

LA DUCHESSE.

A genoux !... que signifie ?...

ADRIENNE.

Laisse-moi te rappeler d'abord, combien tu as été affectueuse et bonne pour moi ; laisse-moi évoquer le souvenir de cette tendresse infinie, de cet amour sans bornes dont tu as entouré mon enfance et charmé ma jeunesse ; laisse-moi parler encore de tes douces caresses, de tes larmes quand j'étais souffrante... de tes joies quand j'étais heureuse, laisse-moi te dire, enfin que tu as été pour moi la meilleure des mères ; oui, oui, tu as été tout cela... Et je n'étais pas ton enfant.

LA DUCHESSE, avec force.

Que dis-tu là !...

ADRIENNE.

Non... je ne suis pas ta fille.

LA DUCHESSE.

Qui te l'a dit ?... C'est un, mensonge entends-tu ? c'est un mensonge...

ADRIENNE.

C'est la vérité, hélas ! C'est la vérité, ma bonne et chère m... Ah ! je souffre bien, va, de n'avoir plus le droit de te donner ce nom adoré.

LA DUCHESSE.

Et moi je n'y renoncerai jamais !... personne ne peut t'arracher à ma tendresse. Dieu m'avait donné autrefois une petite fille qui est morte, un ange qu'il m'a repris ; mais c'est pour quelque temps seulement qu'il me l'avait enlevé... et il me l'a rendu, et c'est toi, Adrienne, toi qui es à moi, et que je veux garder toujours... toujours, entends-tu ?

ADRIENNE.

C'est impossible !...

LA DUCHESSE.

Impossible ! Ce qui est impossible c'est que nous nous

séparions jamais. Lorsque Chamboran t'a amenée auprès de moi, pauvre petit être affaibli et mourant, lorsque je t'ai reçue de ses bras, pour réchauffer dans les miens tes membres glacés par les privations et la fièvre, lorsque j'ai veillé près de ton chevet pendant cette longue et douloureuse maladie, est-ce que je n'ai pas ressenti toutes les angoisses d'une mère ? Est-ce que ton premier sourire n'a pas été pour moi ? Est-ce que le premier mot sorti de ta bouche n'a pas été ce mot si doux, maman, que Dieu lui-même t'avait inspiré ? Est-ce que je ne t'ai pas chérie enfin, comme je chérissais le pauvre petit être dont tu venais de prendre la place ? Et tu dis que je ne suis pas ta mère !... Eh bien, voyons, interroge ton cœur, depuis qu'on t'a révélé ce fatal secret, est-ce que tu ne m'aimes plus, toi ?

ADRIENNE.

Oh ! toujours, toujours.

LA DUCHESSE.

Est-ce que mes larmes te laissent insensible ?

ADRIENNE.

Non, non.

LA DUCHESSE.

Est-ce que mes cris de désespoir à l'idée de te perdre n'ont pas un écho dans ton âme, et si je mourais enfin ?...

ADRIENNE.

Oh !... j'en mourrais de douleur.

LA DUCHESSE.

Ah ! tu vois bien que tu es toujours ma fille.

ADRIENNE.

Ma mère est morte hélas, et son âme est jalouse peut-être de l'amour de son enfant.

LA DUCHESSE.

Ne dis pas cela, elle est heureuse au contraire de ma tendresse pour toi. Celle que tu pleures, Adrienne, me bénit, moi qui l'ai remplacée auprès de sa fille.

ADRIENNE, avec fermeté.

Et mon père, qui est vivant ?...

LA DUCHESSE, agitée.

Ton père !

ADRIENNE, même jeu.

Je lui dois ma vie tout entière ! J'ai un grand devoir de réparation à remplir envers lui !

LA DUCHESSE.

Il existe !

ADRIENNE.

C'est pour cela ma m... (Se reprenant.) madame...

LA DUCHESSE, avec douleur.

Madame !...

ADRIENNE.

C'est pour cela qu'il faut que je me sépare de vous.

LA DUCHESSE.

Nous séparer !... Jamais !... (La prenant dans ses bras.) Je ne le veux pas, entends-tu ?... Je ne le veux pas !...

SCÈNE V

LES MÊMES, LE DUC, RAOUL, suivis par Chamboran et deux domestiques chargés de coffres, fleurs, corbeille, etc.

ADRIENNE, à part.

Raoul !... Ah ! c'est encore un bonheur perdu !

LE DUC.

Eh ! quoi, des larmes ? Des scènes d'attendrissement comme si un mariage était un adieu éternel !

ADRIENNE, bas.

Oui, un adieu éternel !

LE DUC.

Heureusement, voici de quoi faire diversion. Nous avons, Raoul et moi, dévalisé Toulon. Si j'avais écouté notre amoureux toute sa fortune y aurait passé.

RAOUL, s'approchant d'Adrienne.

Rien ne me semblait trop beau pour vous être offert, Adrienne.

ADRIENNE.

Ce sont là de riches présents dignes de la fille du duc d'Aubeterre, mais je n'ai pas le droit de les accepter.

LE DUC et LA DUCHESSE.

Adrienne !

RAOUL.

Que dites-vous ?

ADRIENNE.

Ce que l'on m'avait caché jusqu'à ce jour, ce que vous ignoriez vous-même... Raoul. J'ai été recueillie dans cette demeure par commisération, par pitié... je ne suis pas la fille...

RAOUL, vivement.

Je le savais, Adrienne.

ADRIENNE.

Vous le saviez !

RAOUL.

M. le duc m'avait confié ce secret.

LE DUC.

Je lui devais la vérité ; mais j'étais sûr d'avance qu'elle ne changerait rien à ses sentiments pour toi.

RAOUL.

A mon amour, chère Adrienne.

LE DUC.

Un jour nous avons recueilli, la duchesse et moi, une

enfant sans famille; nous l'avons aimée, adoptée, et elle est bien réellement aujourd'hui mademoiselle d'Aubeterre.

ADRIENNE.

Non, monsieur le duc, elle ne peut plus l'être, car cette enfant n'était pas tout à fait orpheline...

LE DUC.

Comment ?

ADRIENNE.

Mon père existe... Je l'ai revu...

LE DUC.

Il existe ! (A Chamboran.) Mais n'as-tu pas dit, toi, le jour où tu amenais dans notre maison cette pauvre enfant malade qu'elle était sans appui, sans secours, et que jamais personne ne la réclamerait ?...

CHAMBORAN.

Je l'ai dit, monsieur le duc... et c'était la vérité, car même aujourd'hui, je l'affirme, personne ne la réclame.

LE DUC.

Mais ce père, qu'elle a retrouvé ?...

CHAMBORAN.

Ce père, vous le connaissez, monsieur le duc, ce père, c'est Jean Renaud !...

LE DUC.

Jean Renaud ! l'assassin de...

LA DUCHESSE.

De Madeleine ! ma sœur de lait que j'aimais presque autant qu'une véritable sœur !

ADRIENNE.

Non, non, mon père n'a pas commis ce crime épouvantable.

CHAMBORAN.

Aucune preuve ne s'élevait contre Jean Renaud et il

aurait été acquitté sans doute, si un témoignage, invoqué contre lui, ne l'eût pas fait condamner.

ADRIENNE.

Le témoignage d'un enfant que l'on obligea de déposer contre son père... et cet enfant, c'est moi!

LE DUC, à part.

Sa fille !... elle! (A Chamboran.) Allons, voyons, parle, explique-toi.

CHAMBORAN.

A peine la sentence avait-elle été prononcée que la foule s'écoula en silence. On emmena le condamné qui versait de grosses larmes ; mais ce n'était pas sur lui-même qu'il pleurait ; ses yeux attachés sur l'enfant semblaient demander à Dieu ce qu'elle allait devenir... Moi, seul, je comprenais cette muette douleur ; mais on venait de donner le signal, les soldats et leur chef se rendaient au quartier, en sorte que l'enfant se trouva seule, effarée, au milieu de la grande salle déserte... Quelques heures après on chantait un *Te Deum* dans l'église de Mortagne pour célébrer la victoire remportée la veille ; à l'instant de l'élévation, au milieu du silence et du recueillement général, des gémissements se firent entendre sous le portique et l'on vit apparaître au milieu de l'église et tout en larmes, la malheureuse petite fille dont la mère était morte, dont le père venait de partir pour les galères et qui se trouvait désormais sans soutien. L'enfant s'avançait vers le chœur, et comme ses sanglots troublaient l'office divin, on s'élança pour l'éloigner ; mais le vieux prêtre qui l'avait reconnue étendit les bras en prononçant ces mots : c'est ici la maison de Celui qui a dit : Laissez venir à moi les petits enfants ! Il se dirigea vers l'orpheline, la prit par la main et la conduisit près de l'autel comme pour la placer sous la sauvegarde du Seigneur.

LE DUC.

Achève, achève...

CHAMBORAN.

Quand la messe fut achevée il l'emmena chez lui et

l'installa dans son presbytère ! Deux ans après, profitant d'un congé, je retournai à Mortagne. Un mal terrible sévissait dans le pays... le brave curé avait cessé de vivre et la petite fille se mourait. Je voulus, à tout prix, l'arracher à l'épidémie. Je l'emportai et je vins, à quelques lieues de là, me poster à la grille du château d'Aubeterre, tenant enveloppée dans mon manteau la pauvre petite créature. Quelques instants après, madame la duchesse, qui rentrait au château, s'arrêta près de ma protégée, elle fut tout émue en la voyant si pâle, si souffrante ! Et, en apprenant qu'elle était seule au monde, madame d'Aubeterre s'écria : que Dieu m'aide à la sauver et elle aura désormais une mère !... Et de mes bras tremblants, l'orpheline passa dans les bras de sa bienfaitrice. Voilà ce que j'ai fait, monsieur le duc, pensant qu'il était juste que vous donniez un asile et du pain à l'enfant dont vous aviez condamné le père !

LE DUC.

Et pourquoi nous as-tu caché de qui elle était née?

CHAMBORAN.

Parce que je ne voulais pas qu'elle fût considérée comme la fille d'un assassin, moi qui étais certain de l'innocence de son père.

LE DUC.

Quelles preuves as-tu donc de cette innocence ?

CHAMBORAN.

Quelles preuves ? Toute une vie d'honneur et de loyauté. Non, je n'ai pas un seul instant douté de lui ; j'avais foi dans ses paroles lorsqu'il criait à ses juges qu'un autre était venu qui avait assassiné sa pauvre chère femme On ne l'a pas écouté, on a prononcé contre lui la peine capitale. Mais dites-moi donc, à votre tour, monsieur le duc, pourquoi cette sentence n'a pas été exécutée?...

LE DUC.

La peine a été commuée parce que la veille même, à Fontenoy, le coupable avait fait une action d'éclat.

CHAMBORAN.

Ainsi, les mains rouges encore du sang de la pauvre Madeleine, le meurtrier revenait servir noblement sa patrie!... Eh bien, non, mille fois non, monsieur le duc, l'assassin d'une femme est un lâche qui ne devient pas le lendemain un héroïque soldat!

ADRIENNE, se jetant dans ses bras.

Ah! n on ami, mon second père! Je ne t'ai point assez aimé!...

CHAMBORAN.

Adrienne!... Chère Adrienne!

ADRIENNE.

C'est maintenant seulement que je sais tout ce que je te dois... Ah! je ne l'oublierai jamais.

RAOUL.

Et moi, Adrienne, je me souviendrai que nous avons été fiancés l'un à l'autre. Cette foi que je vous ai promise, je jure d'y demeurer fidèle, cette parole que je vous ai engagée, je la renouvelle ici, et jusqu'au jour où vous viendrez me dire... Voici ma main... j'attendrai!

ADRIENNE.

Oh! j'aurais été bien heureuse! Mais le ciel n'a pas voulu qu'un aussi grand bonheur me fût réservé... et c'est, hélas! un éternel adieu que je dois vous dire à tous.

LE DUC.

Un adieu!

LA DUCHESSE.

Non! non!

RAOUL, avec force.

Adrienne!

ADRIENNE, va pour sortir, elle s'arrête devant la corbeille de mariage et en tire le bouquet de mariée qu'elle porte en pleurant à ses lèvres.

J'étais cependant bien reconnaissante, mon Dieu, de tout ce bonheur que vous m'accordiez!

Joseph entre.

LE DUC.

Qu'est-ce? qu'y a-t-il?

JOSEPH.

Je viens demander à monsieur le duc s'il consent à recevoir M. le comte de Mornas.

ADRIENNE, avec force.

De Mornas!

TOUS.

Le comte de Mornas!

LE DUC, ému.

C'est bien le nom que l'on vous a dit?

JOSEPH.

Oui, monsieur le duc.

ADRIENNE, hors d'elle-même.

Et c'est aussi le nom que me disait mon père. Peut-être existe-t-il encore, s'écriait-il, et lui seul pourrait me justifier! Oh! ce doit être lui, monsieur le duc.

LE DUC.

De l'unique famille qui portait ce nom, il ne restait, il y a douze ans, qu'un vieillard exilé et son fils qui, depuis, disait-on, est mort à Fontenoy.

ADRIENNE.

Non, Dieu n'a pas voulu qu'il mourût, il existe, il est là, là, monsieur le duc!...

LE DUC.

Dites à ce gentilhomme que je suis prêt à le recevoir.

Joseph sort.

ADRIENNE.

Le comte de Mornas! Ah! c'est le salut, c'est la vie, c'est la rédemption pour mon père et pour moi! Entendez-vous, monsieur le duc, entendez-vous, Raoul? Entends-tu, ma mère adorée?

Elle baise à genoux et avec émotion les mains de la duchesse.

LE DUC.

Du calme, Adrienne, du calme! et laissez-moi d'abord interroger ce gentilhomme.

ADRIENNE.

Soyez tranquille, monsieur le duc, je ne dirai rien, j'attendrai. Je sais qu'il va justifier mon père! j'attendrai.

JOSEPH, annonçant.

M. de Mornas!

SCÈNE VI

LES MÊMES, LAZARE.

LAZARE.

Vous m'excuserez, monsieur le duc, de me présenter sans avoir l'honneur d'être connu de vous, lorsque vous saurez les motifs puissants qui m'amènent.

LE DUC.

Vous êtes bien M. le comte de Mornas?

LAZARE.

Oui, monsieur le duc.

LE DUC.

Vous êtes originaire de la Provence?

LAZARE.

Et l'unique rejeton de cette famille infortunée que les rigoureuses persécutions de l'ancien règne avaient forcé de s'expatrier.

ADRIENNE, bas, à la duchesse.

C'est lui!

LAZARE.

La sentence qui fut rendue contre nous ayant été rapportée par Sa Majesté Louis XV, j'aurai plus tard à m'a-

dresser à vous, monsieur le duc, afin qu'en votre qualité de gouverneur général de cette province vous me fassiez réintégrer dans tous les droits, titres et domaines de ma famille.

LE DUC.

Nous recevrons ici, demain, l'un des ministres du roi, M. de Choiseul qui se rend à Toulon; nous lui présenterons votre juste requête.

LAZARE.

A merveille... mais ce ne sont là, monsieur le duc, que de simples intérêts de fortune, et un motif plus cher, plus sacré me conduit en ce moment auprès de vous.

LE DUC.

De quoi s'agit-il donc, monsieur?

LAZARE.

Lorsque je fus contraint, il y a douze ans, de quitter subitement la France, j'avais un enfant, une petite fille de cinq ans à peine.

TOUS.

Un enfant!

LAZARE.

Je redoutais pour elle, ce lointain exil, les dangers d'un trop long voyage, et je confiai ma fille à madame la chanoinesse directrice du pensionnat d'Hyères.

ADRIENNE, vivement.

Valentine!! Elle se nomme Valentine, n'est-il pas vrai, monsieur?

LAZARE, la regardant attentivement.

En effet... A peine débarqué! j'ai écrit au collège pour qu'on me l'amenât aussitôt. Ma fille, m'a-t-on répondu, avait été conduite au château d'Aubeterre!... (Prenant Adrienne par la main.) Seriez-vous?...

ADRIENNE.

Moi, monsieur,... je suis...

LE DUC, vivement.

Notre enfant d'adoption.

LA DUCHESSE.

Oui, oui, ma fille!

LAZARE.

Mais... Valentine?...

LE DUC.

Vous allez la revoir, monsieur, Chamboran...

CHAMBORAN.

Monsieur le duc?

LE DUC.

Faites prier mademoiselle Valentine de se rendre ici.

CHAMBORAN.

A l'instant, monsieur le duc... (S'arrêtant à la porte et regardant Lazare.) Le comte de Mornas.

Il sort.

LE DUC.

Votre fille, monsieur le comte, a été en effet conduite ici auprès de son amie.

LAZARE.

Par madame la chanoinesse directrice du collège; j'espérais la rencontrer et lui témoigner ma vive reconnaissance.

LA DUCHESSE.

Elle nous a quittés ce matin.

ADRIENNE, bas.

Le père de Valentine!... Et c'est entre ses mains qu'est le sort de mon père à moi...

SCÈNE VII

VALENTINE, CHAMBORAN, LE DUC, LA DUCHESSE.

CHAMBORAN.

Voici mademoiselle Valentine...

VALENTINE, entrant.

Monsieur le duc, c'est vous qui...

LA DUCHESSE.

Oui, c'est nous qui vous avons fait appeler... Rendez grâces au ciel, chère enfant, il vous accorde ce que vos plus ardentes prières lui ont bien des fois demandé.

VALENTINE, émue et regardant Lazare.

Mais, madame, la grâce que je demandais à Dieu... c'est...

LE DUC.

C'est le retour d'un proscrit; le voilà devant vous... embrassez votre père... mademoiselle.

VALENTINE.

Mon père! mon père!... Oh! oui, j'ai bien longtemps demandé à Dieu qu'il vous rendît à ma tendresse.

LAZARE.

Vos vœux sont exaucés, Valentine; désormais nous ne nous quitterons plus.

ADRIENNE.

Et ce n'est pas pour ton cœur seul que ce retour est une joie immense. Valentine, comprends tout mon bonheur à moi, ton père... s'appelle le comte de Mornas!

VALENTINE.

Le comte de Mornas!!

CHAMBORAN.

Oui, mademoiselle, oui.

LAZARE.

Que signifie? En quoi le nom que je porte peut-il vous toucher si vivement, mademoiselle?

ADRIENNE.

Vous allez le savoir, monsieur.

LE DUC.

Monsieur de Mornas, lorsqu'il y a douze ans vous quittiez la France, après avoir fait conduire par un serviteur fidèle votre fille auprès de madame la directrice du pensionnat d'Hyères, ne vous êtes-vous pas dirigé vers la Flandre?

LAZARE.

Oui... en effet, monsieur le duc... j'ai traversé en proscrit ces malheureuses contrées alors ravagées par la guerre.

ADRIENNE.

Un soir, sur une grande route, vous avez été grièvement blessé.

LAZARE, étonné.

Grièvement blessé... Oui... oui... cela est vrai. (A part.) Où veut-on en venir?

ADRIENNE.

Attiré par vos cris, un soldat est accouru et vous a prodigué des secours.

LAZARE, hésitant.

Un... soldat!...

ADRIENNE, très émue.

Oh! souvenez-vous, monsieur, souvenez-vous bien... vous vous sentiez mourir... Et, alors, vous lui avez confié votre or, vos bijoux et vos papiers de famille.

LAZARE, à part.

Ah!... je comprends...

ADRIENNE.

Eh bien, monsieur... Eh bien?...

LAZARE.

J'ignore, mademoiselle, quel intérêt vous porte vous et M. le duc, à m'adresser toutes ces questions... Je vais cependant y répondre de la façon la plus claire et la plus complète...

ADRIENNE.

Oh! parlez, parlez, monsieur.

VALENTINE.

Parlez, mon père.

LAZARE.

Un soir, sur une des grandes routes de Flandres, j'ai en effet été blessé par une balle ennemie, un soldat est accouru à mon secours, et croyant que j'allais mourir, je lui ai confié le nom de ma famille et le lieu d'exil de mon père, afin qu'il l'informât de ma mort.

ADRIENNE.

Et vous lui avez remis vos bijoux, vos titres de famille?

LAZARE.

Oh! non, mademoiselle, non.

ADRIENNE.

Comment?

LAZARE.

J'étais proscrit, je voyageais sous un déguisement et je me serais bien gardé de porter sur moi ces papiers et ces titres qui m'auraient fait connaître.

ADRIENNE.

Mon Dieu!

VALENTINE.

Quoi, mon père... Vous êtes bien certain?

LAZARE.

De ne les avoir confiés à personne?... Mais, sans doute, puisqu'ils sont tous encore entre mes mains; puisque je

compte bientôt les mettre sous les yeux de M. le duc afin de faire valoir mes droits... et les vôtres, ma fille.

ADRIENNE, désespérée.

Et cependant, monsieur, il y a un homme qui affirme, qui jure...

LAZARE.

Un homme... qui affirme !... Attendez donc, mademoiselle, je crois comprendre de quel homme vous parlez ; il s'agit sans doute d'une affaire criminelle dont le bruit est arrivé jusqu'au fond de notre exil. Il s'agit de ce même soldat qui m'avait secouru, qui connaissait par moi le nom de ma famille et qui, me croyant mort, a bâti je ne sais quel singulier roman dans l'espoir de se soustraire à la juste sentence prononcée contre lui ; car cet homme avait bien réellement commis le crime dont on l'accusait, cet homme avait assassiné sa femme.

ADRIENNE, qui l'a écouté haletante et jetant un cri.

Assassin !... lui !... assassin !... (Regardant autour d'elle avec égarement.) Ah !

VALENTINE.

Adrienne ! Adrienne !

Adrienne tombe évanouie, tout le monde l'entoure.

CHAMBORAN, à Lazare.

Et vous, monsieur, vous aurez tué sa fille.

LAZARE.

Sa fille !

Le rideau baisse.

CINQUIÈME PARTIE

Un petit salon. Porte au fond. Portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE

LAZARE, seul. Il est assis auprès d'une table.

Cette enfant dont les cris m'avaient si longtemps poursuivi, dont je revoyais souvent la mère pâle et sanglante, cette enfant, c'est ici que je la retrouve! Et me demandant de justifier son père!... Une sorte de vertige s'est emparé de moi tandis qu'elle m'implorait : j'ai cru que j'allais me trahir!... mais une pensée m'a bientôt rendu calme, impassible. Je sentais ma force. (Allant à une valise de voyage placée sur un meuble.) J'avais là d'irrésistibles armes : (En parlant il, étale une partie du contenu.) ces bijoux, ces titres, ces papiers de famille... Un autre à ma place, se serait hâté de les faire disparaître; moi, plus audacieux et plus habile, je les ai hardiment étalés aux yeux de tous. Le vieux de Mornas avait cessé de vivre, personne, en son lieu d'exil, ne connaissait son fils, j'ai ressuscité ce fils, et des preuves mêmes de mon crime, je me suis fait une notoriété, un grand nom, et je me ferai bientôt une grande fortune. Allons, un pas encore et j'aurai complété mon œuvre. C'est aujourd'hui qu'arrive ici l'un des ministres du roi, et ce gentilhomme qui m'a presque imposé

son hospitalité, va plaider ma cause auprès de lui!... Décidément le sort se déclare pour moi.

Il frappe sur un timbre.

SCÈNE II

LAZARE, JULIE, sortant d'une chambre à gauche.

LAZARE.

Mademoiselle de Mornas a-t-elle achevé sa toilette?

JULIE.

Mademoiselle sera prête à partir quand monsieur le comte le voudra.

LAZARE.

Je désire d'abord causer avec elle. Priez-la de venir. (Julie sort.) Il est essentiel qu'elle assiste avec moi à cette réception de ce soir, car ces titres, héritage maternel, établissent ses droits plus encore que les miens.

SCÈNE III

LAZARE, VALENTINE.

VALENTINE.

Je me rends à vos ordres, mon père.

LAZARE.

A merveille. J'avais craint d'abord que choisie par moi et un peu à la hâte, cette toilette ne fût pas de votre goût; mais il me semble qu'elle vous sied à ravir... Et plus je vous regarde, chère enfant, plus je suis heureux de vous retrouver si charmante, si belle.

VALENTINE.

Mon père!

LAZARE, lui prenant la main.

Il ne manque plus à ces jolis yeux que d'apprendre à me regarder avec plus d'affection. Et j'espère que la tristesse disparaîtra bientôt de ce gracieux visage.

VALENTINE.

Pardonnez-moi, mon père; je devrais être tout entière au bonheur de me retrouver près de vous; mais je ne puis contraindre ma bouche à sourire quand les larmes débordent de mon cœur!... quand ma pauvre Adrienne...

LAZARE.

Encore!... toujours le nom de cette jeune fille...

VALENTINE.

Je l'ai vue tomber à mes pieds, pâle, froide, inanimée. Elle se meurt peut-être et vous n'avez pas voulu me laisser auprès d'elle!...

LAZARE.

Non, je ne l'ai pas voulu. J'avais pour cela de grands motifs et, sans l'insistance réitérée de M. d'Aubeterre, nous aurions quitté déjà cette maison. Il ne convient pas que mademoiselle de Mornas traite comme une amie, comme une sœur, la fille d'un....

VALENTINE, vivement.

Si son père est coupable et il faut bien qu'il le soit, puisque vous avez mis à néant tout ce qu'il invoquait pour se justifier, si son père est coupable, dis-je, Adrienne n'est-elle pas la vertu la plus pure, la douceur la plus angélique? Si vous saviez comme elle est bonne et tendre, comme elle m'aime et comme elle vous aimera si vous permettez...

LAZARE, avec violence.

Jamais! jamais!...

VALENTINE, étonnée.

Mon père!...

LAZARE.

Je vous ai dit ma volonté, elle est irrévocable.

VALENTINE.

Irrévocable!

LAZARE.

Oubliez donc cette jeune fille, cette enfant d'un misérable, oubliez-la.

VALENTINE.

Mais quand ce malheureux serait pour tous un objet d'horreur ou de réprobation, vous seul, mon père, ne sauriez être sans pitié pour lui.

LAZARE, vivement.

Moi!... que voulez-vous dire? parlez, expliquez-vous.

VALENTINE.

N'avez-vous pas déclaré que sur ce champ de bataille où vous étiez tombé blessé, il vous avait secouru?

LAZARE, avec force.

N'a-t-il pas dit lui-même que je l'avais payé?

VALENTINE.

Oui, et cet argent qu'il tenait de vous, mon père, aurait dû prouver son innocence, car on ne l'a pas retrouvé, car il a disparu, volé par un misérable, par un infâme assassin qui frappait une femme sans défense, qui égorgeait une mère, presque sous les yeux de son enfant.

LAZARE, avec égarement.

Assez!... assez!... taisez-vous, taisez-vous!

VALENTINE, étonnée.

Mon père...

LAZARE.

Je ne veux plus que vous me parliez de lui... de cette femme... de cet enfant!... Je ne le veux plus... je ne le veux plus!

VALENTINE.

Calmez-vous, mon père, je vous obéirai... mais je ne comprends pas...

LAZARE, se remettant.

Oui... je... j'ai eu tort de m'emporter ainsi; cette jeune fille... j'en conviens, est peut-être digne du plus vif intérêt;... mais je ne dois pas permettre, non, je ne veux pas que tu la revoies, mon enfant, parce que j'ai envers toi de grands devoirs à remplir et je n'y faillirai pas. Hier encore nous n'étions que des proscrits, sans protections, sans fortune... Et, pour reconquérir tous ces biens qui vous appartiennent, à vous, ma fille, car ils étaient la dot de votre mère, j'ai besoin de vous entourer de respect, de considération et je vous demande de ne vous rappeler du passé qu'une seule chose, le nom que vous portez.

VALENTINE.

Vous n'aurez pas à rougir de moi, mon père.

LAZARE.

C'est bien. (Voyant entrer Julie qui porte quelques objets de toilette.) Achevez votre toilette, mon enfant. Tenez, (Montrant la valise placée sur la table.) vous trouverez là de riches dentelles et les bijoux de famille dont votre mère aimait à se parer. Choisissez dans ce précieux héritage et faites-vous bien belle. Mademoiselle vous y aidera. (Julie s'incline.) Allons, bon courage et souvenez-vous... souviens-toi, ma fille.

VALENTINE, tristement.

Oui, mon père... oui.

Lazare sort.

SCÈNE IV

VALENTIFE, JULIE.

VALENTINE, à elle-même.

D'ou vient qu'il n'a pas un peu de compassion pour l'enfant de son sauveur?

JULIE.

Mademoiselle.

VALENTINE, sortant de sa rêverie.

Ah!... c'est vous ?

JULIE.

Mademoiselle veut-elle achever sa toilette ?

VALENTINE, avec amertume.

Ma toilette ! Il le faut bien. (A part.) D'où vient donc cette colère soudaine, ce trouble étrange et cette violente agitation quand je parlais d'Adrienne, de sa mère et de Jean Renaud ?

JULIE, qui cherche dans la valise.

Si mademoiselle veut choisir parmi ces dentelles, voici un voile en point d'Alençon qui lui irait à ravir.

VALENTINE.

Ah! je m'en rapporte à vous, j'ai si peu l'habitude de ces sortes de parures.

JULIE.

C'est juste, au pensionnat... Mademoiselle désire-t-elle un bracelet, un collier?

VALENTINE.

Soit !

JULIE.

Mais on ne sait vraiment auquel donner la préférence, il y en a de si beaux.

VALENTINE.

Le premier venu, c'est pour obéir à mon père.

JULIE.

En voici un en perles, un autre en améthystes, un autre encore fait de saphirs, d'émeraudes et de rubis.

VALENTINE, relevant vivement la tête.

Vous dites ?

JULIE.

Ils sont charmants tous les trois.

VALENTINE.

N'avez-vous pas parlé d'émeraudes, de saphirs... et...

JULIE.

Et de rubis, oui, mademoiselle.

VALENTINE, à elle-même.

Et de rubis... c'est singulier... Ah! dix colliers peuvent se ressembler.

JULIE.

Le fermoir de celui-ci est très riche.

VALENTINE.

Un... un fermoir en or... sans médaillon, n'est-ce pas?

JULIE.

Si fait, il a même un très beau médaillon orné de...

VALENTINE, vivement.

De trois diamants?

JULIE.

Oui, de trois diamants. Mademoiselle l'a donc déjà vu?

VALENTINE, très agitée.

Donnez... donnez... c'est celui-là que je veux! (Elle le lui prend des mains et d'une voix brève.) Les saphirs, les émeraudes, les rubis et le médaillon... orné de trois diamants!... mais alors, c'est lui!... c'est le collier dont parlait Jean Renaud... le collier soustrait avec les autres bijoux... par l'assassin de Madeleine!... c'est... Allons donc... je ne sais plus ce que je dis, je suis folle!... Mais pourquoi, tout à l'heure, ai-je vu mon père tremblant d'épouvante et d'effroi au souvenir de l'assassinat de Madeleine?...

JULIE.

Ah! voilà madame la duchesse.

VALENTINE, à elle-même.

La duchesse!... c'est elle qui avait donné son collier à la pauvre victime.

LA DUCHESSE, entrant à Julie.

Laissez-nous.

VALENTINE.

C'est elle qui va prononcer mon arrêt.

SCÈNE V

LA DUCHESSE, VALENTINE.

LA DUCHESSE, regardant Valentine.

Vous êtes tout agitée, (Lui prenant la main.) toute tremblante, mon enfant.

VALENTINE.

En effet, madame... Il se passe, depuis hier, de si terribles évènements... qu'en vérité... je... je ne sais plus... je crois que ma tête se perd.

LA DUCHESSE.

Votre douleur, Valentine, n'est pas plus poignante que la mienne ! On vous a dit l'état désespéré d'Adrienne !

VALENTINE.

On me l'a dit, madame !

LA DUCHESSE.

Et il faut que vous et moi nous paraissions, l'une et l'autre, à cette réception, à cette fête !... moi le désespoir dans le cœur.

VALENTINE, d'une voix sourde.

Et moi l'âme remplie des plus sombres terreurs.

LA DUCHESSE.

C'est pour elle que vous tremblez.

VALENTINE, très agitée.

Pour elle !... Oui, madame, oui !

LA DUCHESSE.

Et vous ne savez pas cependant tout ce que son désespoir me fait redouter. Brûlée par la fièvre et se soutenant à peine, elle s'est arrachée de son lit, elle veut partir, partir à l'instant... Adrienne a pour vous une tendresse sans bornes, mon enfant, et j'ai voulu vous demander de venir, avec moi, auprès d'elle, de joindre vos prières aux miennes afin que nous la décidions ensemble.

VALENTINE, avec amertume.

Mon père... me défend de la voir, madame!

LA DUCHESSE.

Comment !...

VALENTINE.

Il me l'a dit là, tout à l'heure. Il ne veut pas que mademoiselle de Mornas soit plus longtemps l'amie... de la fille d'un assassin !...

LA DUCHESSE.

Ah ! pauvre Adrienne !

VALENTINE.

Car... cela est très avéré, maintenant, son père a bien réellement commis ce crime, n'est-ce pas, madame ?

LA DUCHESSE.

Quand toutes les preuves ne se seraient pas autrefois élevées contre lui, quand le témoignage même de son enfant n'aurait pas convaincu ses juges, la déclaration faite par M. de Mornas suffirait à le condamner.

VALENTINE.

Oui, oui, tout ce que ce malheureux inventait pour sa défense...

LA DUCHESSE.

N'est, hélas! que mensonge !

VALENTINE.

Ce dépôt qui lui avait été confié...

LA DUCHESSE.

Votre père l'a dit, mensonge.

VALENTINE.

Cet or, ces papiers, ces titres et... ces bijoux qu'il portait la nuit, à sa femme...

LA DUCHESSE.

Mensonge, toujours mensonge !...

VALENTINE.

Et pour faire croire à l'histoire qu'il inventait, à l'existence d'un misérable, assassinant afin de voler, il a fait disparaître... un... un collier que vous aviez donné à la pauvre victime, un collier de topazes et de saphirs, je crois...

LA DUCHESSE.

Non, d'émeraudes, de saphirs et de rubis.

VALENTINE.

Ah ! oui, c'est ce qu'il disait à Adrienne, d'émeraudes, de saphirs et de rubis... avec un médaillon.

LA DUCHESSE.

Un médaillon qui s'ouvrait en appuyant sur le diamant du milieu et dans lequel se trouvait gravé mon nom de jeune fille.

VALENTINE.

Votre nom ?

LA DUCHESSE.

Marguerite.

VALENTINE, à part, avec désespoir.

Ah ! ce collier ! Est-ce bien lui, mon Dieu, que je tiens en ce moment ? Est-ce lui qui me torture, qui me brûle et que je ne puis regarder !...

LA DUCHESSE.

Mais qu'avez-vous donc, Valentine ? Vous voilà plus pâle, plus agitée encore que vous ne l'étiez à mon arrivée ; pourquoi tremblez-vous ainsi ? Et que froissez-vous donc si fiévreusement dans votre main?

VALENTINE.

C'est... un de ces bijoux dont on exige que je me pare... pour cette présentation et... (Très vite.) vous comprenez?... moi, une pensionnaire, je ne peux pas, je ne sais pas choisir... et... et si vous vouliez bien, madame...

Elle lui montre le coffret.

LA DUCHESSE, tristement étonnée.

Choisir... pour vous? Soit, voyons d'abord celui que vous tenez là.

VALENTINE, vivement.

Non ! oh! non... celui-là, je l'ai essayé déjà .. je n'en veux pas... je ne veux pas le porter.

LA DUCHESSE.

Alors... (Elle va vers la table où se trouve le coffret.) Voyons les autres.

VALENTINE, qui s'est éloignée de la duchesse, à part.

Le diamant du milieu! (Elle fait jouer le ressort et regarde.) Ah ! (Bas.) Marguerite !...

LA DUCHESSE, se retournant.

Qu'est-ce donc ? (La voyant chanceler et courant à elle.) Valentine, qu'avez-vous, mon enfant?

VALENTINE, se redressant et d'une voix très ferme.

Je n'ai rien... je n'ai rien, madame.

LA DUCHESSE.

Mais ce cri jeté par vous...

VALENTINE.

C'est... c'est une idée subite... et bien déchirante qui m'a traversé l'esprit. (Pleurant.) Je pensais à l'horrible dou-

leur, à la honte éternelle, au désespoir immense de cette pauvre fille, qui ne peut plus douter maintenant et qui se dit : mon père est un assassin !

LA DUCHESSE.

Ah! c'est encore de notre Adrienne que vous vous souvenez.

VALENTINE.

D'Adrienne, oui ! Elle souffre, elle pleure, elle se désespère ! Elle ! elle ! !

LA DUCHESSE.

Mon enfant !

VALENTINE, comme en délire.

Je ne veux plus de ces toilettes, de ces parures ; je ne veux pas aller à cette fête ; de quel front m'y présenterais-je ?

LA DUCHESSE.

Calmez-vous, Valentine. Il s'agit pour votre père et pour vous des plus graves intérêts. Je suis forcée, moi-même, d'assister à cette réception ; je vous y présenterai et quand nous aurons gagné votre cause auprès de M. de Choiseul, j'obtiendrai aisément de M. de Mornas qu'il vous permette de revenir auprès de notre chère malade.

VALENTINE.

Oh ! oui, je la reverrai. Il ne faut plus qu'elle pleure. Ce n'est pas elle qui doit se condamner au désespoir et aux larmes ! Ce n'est pas elle, madame... ce n'est pas elle ! !

LA DUCHESSE.

A bientôt, Valentine, nous viendrons vous prendre le duc et moi quand arrivera le moment de la présentation... A bientôt !...

Elle l'embrasse et sort.

SCÈNE VI

VALENTINE, seule.

Du calme, disait-elle, du calme !... Est-ce que c'est possible après ce que je viens de découvrir ?... Mais, voyons, ai-je bien ma raison ? D'un côté un malheureux que tout accuse, que tout condamne... Les preuves accumulées contre lui, l'arrêt de ses juges et jusqu'au témoignage de son enfant ! De l'autre, un homme... (Avec amertume.) respecté, honoré... qui porte un grand nom, qui tient, en ses mains les titres, les papiers de sa famille... Oui, mais le nom a pu être usurpé et les titres soustraits en même temps que ces bijoux ont été volés, oui, volés ! volés !... puisque parmi eux se trouve... (Agitant le collier.) cet irrécusable dénonciateur, et le nom de la duchesse... gravé, là, dans ce médaillon... Oh ! oui, c'est bien fini et le moindre doute ne m'est plus possible. Celui qui possède ces titres, ces papiers, ces bijoux, celui-là est le véritable assassin. (Avec violence.) Et celui-là !... (Pleurant.) Ah ! malheureuse, malheureuse ! celui-là c'est ton père !... (La porte s'ouvre, Adrienne paraît pâle et se soutenant à peine.) Adrienne !

SCÈNE VII

VALENTINE, ADRIENNE.

ADRIENNE.

Il faut bien que je vienne, puisqu'on ne te permet plus de venir auprès de moi.

VALENTINE, à part.

Et celle que mon père a tuée... C'était sa mère à elle...

ADRIENNE.

Valentine... tu vois combien je suis faible et tu ne me tends même pas la main pour me soutenir !

VALENTINE.

Ma main.

Elle va à elle et la fait asseoir, puis s'éloigne un peu.

ADRIENNE.

Pourquoi la retires-tu donc ? Pourquoi détournes-tu la tête ? Ah ! je comprends, ton père a prononcé contre le mien une suprême condamnation, et te voilà, comme tous les autres... et tu rougis de moi, de notre ancienne amitié !

VALENTINE.

Moi !... Moi, grand Dieu !

ADRIENNE.

Tu as peut-être raison. La fille d'un homme irréprochable ne peut être l'amie... de la fille d'un meurtrier.

VALENTINE.

Ah ! c'est là ce que tu penses !... En sorte que... si tu étais à ma place... et si j'étais moi, la fille, de ce... meurtrier...

ADRIENNE.

Ah ! je t'aimerais toujours, toujours !... Je mêlerais mes larmes aux tiennes ; je m'efforcerais de te consoler ; je te dirais que tu n'es pas responsable du crime d'un autre. Je te dirais aussi que les jugements des hommes sont sujets à l'erreur et qu'il n'est peut-être pas coupable ; oui, je te dirais cela, car moi-même, malgré toutes les preuves et l'accablante déclaration de M. de Mornas, une voix me crie là que mon père est innocent.

VALENTINE, avec énergie.

Et tu as raison, Adrienne, de te révolter contre l'arrêt qui le condamne. Non, Jean Renaud n'était pas coupable, non, ce n'est pas lui qui a commis cet horrible crime.

ADRIENNE.

Ah ! tu le crois aussi !... Que tu es bonne, et comme je t'aime, Valentine, comme je t'aime.

Elle la prend dans ses bras et l'embrasse.

VALENTINE, d'une voix sourde s'arrachant de ses bras.

Laisse-moi... ne m'embrasse pas...

ADRIENNE, avec douleur.

Encore !...

VALENTINE, à part.

Il me semble que je sens ruisseler sur moi tout le sang de sa mère que mon père a versé !...

ADRIENNE.

Ah ! tu vois bien, tu te faisais violence, pour ne pas me désespérer ; et voilà que le souvenir de mon père se dresse de nouveau entre nous deux, et tu t'éloignes encore de moi.

VALENTINE.

Non, non, ce n'est pas cela, je te le jure. Si ton père était là, Adrienne, je me mettrais à ses genoux comme je me mets aux tiens.

ADRIENNE.

Valentine !

VALENTINE.

Je lui dirais : ne désespérez plus, pauvre martyr, votre innocence éclatera peut-être bientôt et vous serez rendu à la tendresse de votre Adrienne !

ADRIENNE.

De sa fille qui a causé sa perte !

VALENTINE.

Tu n'étais qu'une enfant incapable de comprendre la portée de tes paroles. Et qui sait, alors même que ton esprit eût été mûri par l'âge, qui sait quel impérieux devoir ta conscience aurait pu te dicter ?

ADRIENNE.

Que veux-tu dire ? Je ne comprends pas.

VALENTINE.

Ecoute-moi donc... Ecoute-moi bien, Adrienne, et réponds avec toute la sincérité de ton âme.

ADRIENNE, étonnée.

Parle.

VALENTINE.

Si la terrible accusation portée contre Jean Renaud, il y a douze ans, s'était produite quelques années plus tard et si, alors, dans toute la plénitude de ta raison, tu avais été persuadée de la culpabilité de ton père, réponds... qu'aurais-tu fait ?

ADRIENNE, étonnée.

Moi?

VALENTINE.

L'aurais-tu... dénoncé ?

ADRIENNE.

Jamais ! oh ! jamais !

VALENTINE.

Jamais, dis-tu ?

ADRIENNE.

Non, non, jamais !

VALENTINE.

Quoi ! si tu avais été convaincue de son crime?...

ADRIENNE.

Est-ce qu'une fille peut accuser son père ?

VALENTINE.

Si tu avais entre les mains les preuves de son crime ?

ADRIENNE.

Sa honte m'aurait tuée ! Je serais morte et ne l'aurais pas dénoncé.

VALENTINE.

Mais si un autre avait été accusé, s'il avait été condamné comme l'a été ton père, à la place du criminel; si cet autre, arraché à tout ce qu'il aime, courbé sous la chaîne, écrasé sous l'opprobre du bagne, expiait injustement ce crime, comme l'expie depuis tant d'années ton père innocent, que ferais-tu? Parle!

ADRIENNE.

Ah! tu me rends folle, je ne sais pas, moi... Je ne sais pas.

VALENTINE, d'une voix grave.

Le ciel t'inspirerait (A part.) comme il m'inspirera peut-être.

ADRIENNE.

Mais pourquoi me demandes-tu cela?

VALENTINE, tristement.

Pourquoi?...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LAZARE.

LAZARE.

Comment, ensemble!

VALENTINE, à part.

Lui! (Haut.) Ne vous étonnez pas, mon père, de trouver Adrienne auprès de moi. Sa présence... je vous le jure... n'a rien qui puisse porter atteinte (Avec amertume.) à l'honneur de notre maison. Nous sommes, elle et moi, aussi convaincues maintenant de l'innocence de son père que si Dieu lui-même nous l'avait affirmée.

LAZARE, froidement.

Voici bientôt l'instant de la présentation et je venais voir, ma fille, si vous êtes tout à fait prête.

VALENTINE.

La... présentation...

ADRIENNE.

Je te laisse... Valentine, pardonne-moi de t'avoir fait désobéir à la volonté de ton père.

Elle se lève et s'éloigne en chancelant. Valentine la soutient. En passant devant Lazare, Adrienne s'incline. Lazare demeure impassible.

VALENTINE, d'une voix ferme.

Mademoiselle Adrienne Renaud vous salue, mon père!

Lazare lentement porte la main à son chapeau et se découvre sous le regard de sa fille. Arrivée près de la porte, Adrienne s'arrête.

ADRIENNE.

Reste, je le veux... Julie est là, elle me soutiendra.. reste...

Elle sort. Valentine, alors, redescend et se trouve en face de son père.

SCÈNE IX

VALENTINE, LAZARE.

LAZARE.

Je vous avais priée, Valentine, de ne pas revoir cette jeune fille.

VALENTINE.

Vous ignoriez, alors, ce que je viens de vous apprendre.

LAZARE.

L'innocence de Jean Renaud? Quelles preuves si convaincantes sa fille vous en a-t-elle donc apportées?

VALENTINE.

Elle?... aucune.

LAZARE, avec ironie.

En sorte que cette conviction profonde, qui est née depuis le moment où je vous ai quittée, vous a été inspirée ainsi que vous le disiez... par le ciel.

VALENTINE, d'une voix ferme.

Par le ciel, oui, mon père!

LAZARE.

Allons, trêve d'enfantillages. Je vous l'ai dit, le moment de la présentation approche, achevez vos préparatifs.

VALENTINE.

C'est inutile.

LAZARE.

Comment?

VALENTINE.

Je n'irai pas à cette fête.

LAZARE.

Vous... n'irez pas?

VALENTINE, avec fermeté.

Non!

LAZARE.

Mais songez-vous bien à ce que vous dites?

VALENTINE.

Je n'irai pas, mon père.

LAZARE.

Valentine, je vous avertis que, dans ma vie, toute de luttes et de combats, ma volonté n'a jamais fléchi devant celle d'aucun homme... Et vous vous rappellerez que vous n'êtes qu'une enfant.

VALENTINE.

Je me rappellerai que vous êtes mon père. C'est pour cela qu'au lieu de résister en face, je me courbe devant

vous et je vous dis : n'allons pas à cette fête, mon père, renoncez à la revendication de ces biens, de ces titres...

LAZARE.

Y renoncer... moi ?...

VALENTINE.

Il faut quitter ce pays... quitter la France, reprendre le chemin de l'exil ; il faut aller dans une contrée lointaine où vous serez inconnu... Il faut partir, partir bien vite, mon père.

LAZARE.

Mais, en vérité, je crois rêver ! Quel vertige s'est donc emparé de votre esprit ? Pourquoi me conseillez-vous de m'expatrier ? Pourquoi voulez-vous que je renonce à mes droits, à ma fortune ?

VALENTINE.

Parce que rien de tout cela ne vous appartient.

LAZARE, avec colère.

Rien de tout cela ne m'appartient ?

VALENTINE.

Non, non, non !... Tenez, ces titres, étalés là, sur cette table, ces bijoux dont j'essayais de me parer sont, à mes yeux, autant d'accusateurs.

LAZARE.

Vous êtes folle !

VALENTINE.

Il me semblait, tout à l'heure, que ce bracelet m'étreignît à me briser le poignet. Il semblait que ce collier... celui-là, regardez-le, (Elle le lui met sous les yeux.) il semblait qu'il me brûlât la poitrine.

LAZARE.

Vous êtes folle, vous dis-je, ce collier est celui que portait votre mère le jour même de notre mariage.

VALENTINE.

Assez !... c'en est assez !... Il faut partir, je vous le ré-

pète et, une fois loin de France, justifier un innocent injustement condamné...

LAZARE.

Achevez donc, je vous prie.

VALENTINE.

Il faut dénoncer le coupable à sa place... (Avec effort.) Et ce coupable...

LAZARE.

Ce coupable?...

VALENTINE.

Ne me forcez pas de le nommer... vous voyez bien que je n'en ai pas le courage, mais vous voyez bien aussi que je le connais !

LAZARE.

Je vois... je vois que vous osez m'accuser moi ! moi, votre père !

VALENTINE.

Oui, c'est horrible, c'est épouvantable, et mon cœur tout entier se révolte; mais ma conscience parle plus haut encore. Je vous le répète, mon père, il faut partir.

LAZARE.

Vous pensez donc avoir, pour me croire coupable, quelque indice bien certain ! quelque preuve bien irrécusable !...

VALENTINE.

Une preuve irrécusable... oui, mon père !

LAZARE.

Allons donc, c'est impossible... c'est faux ! Cette preuve, voyons, quelle est-elle ?

VALENTINE.

Je ne le dirai pas.

LAZARE

Et comment voulez-vous que je me justifie, si vous ne me la faites pas connaître?

VALENTINE.

Vous ne pouvez pas vous justifier.

LAZARE.

Valentine, cette preuve, cette... prétendue preuve, donnez-la moi...

VALENTINE, avec force.

Je ne vous la donnerai pas.

LAZARE.

Il me la faut... je la veux.

VALENTINE.

Pour que vous la détruisiez! Jamais, vous dis-je!

LAZARE, la menaçant.

Je saurai bien te forcer de m'obéir!... je saurai te l'arracher... quand je devrais...

VALENTINE.

Me tuer, comme vous avez tué Madeleine!... Faites donc, car je n'obéirai pas!

LAZARE, lui saisissant le bras.

Malheureuse!

VALENTINE, poussant un cri.

Ah!

Lazare la repousse avec violence. La porte du fond s'ouvre.

SCÈNE X

LES MÊMES, LE DUC, LA DUCHESSE.

Tous deux s'arrêtent étonnés près de la porte.

LE DUC.

Nous... venions... vous prévenir, monsieur, de l'arrivée de M. de Choiseul...

LAZARE.

Vous me voyez fort ému, monsieur le duc... et ne sachant encore si je pourrai...

LA DUCHESSE, apercevant Valentine qui s'appuie contre la table.

Ah! mon Dieu... Valentine!... mon enfant... que s'est-il donc passé?... parlez... répondez-moi...

VALENTINE, haletante.

Vous voulez que je parle... vous voulez que je vous dise...

LE DUC.

Achevez...

VALENTINE.

Eh bien!...

LAZARE.

Mais oui, parlez... parlez donc...

VALENTINE, à part.

Je serais morte, a-t-elle dit, et je ne l'aurais pas dénoncé!

LE DUC, avec énergie.

Maisqu'a donc votre fille, monsieur?

LAZARE.

De trop poignantes émotions l'ont agitée depuis hier, un accès de délire est venu la frapper tout à coup et... depuis un instant... ma fille est folle!

LE DUC et LA DUCHESSE.

Folle!

VALENTINE, à part.

Folle!

Elle tombe accablée sur un fauteuil.

Rideau.

SIXIÈME PARTIE

Une des parties les plus ombreuses du parc; à la gauche du spectateur, un pavillon auquel on arrive par un perron de quelques marches.

SCÈNE PREMIÈRE

LA DUCHESSE, LA CHANOINESSE, CHAMBORAN.

La duchesse et la chanoinesse sont assises du côté opposé au pavillon dont la porte est entr'ouverte. Sur les marches se trouve Chamboran qui regarde l'intérieur.

LA CHANOINESSE.

Eh bien?

CHAMBORAN.

Elle dort!... mais quel sommeil! (Il redescend.) Elle parle tout haut; elle dit : « Il m'attend, il m'appelle, me voilà, mon père, me voilà! »

LA DUCHESSE.

Oui, c'est à lui, toujours à lui qu'elle pense.

CHAMBORAN.

Mais lorsqu'elle est éveillée, madame la duchesse, elle

se souvient de toutes vos bontés et elle pleure à la pensée de vous quitter.

LA CHANOINESSE.

Nous quitter !.. Comment ! elle voudrait...

LA DUCHESSE.

Elle l'eût déjà fait sans l'état de faiblesse où elle se trouve ; mais ce n'est point, hélas ! cette horrible séparation que je redoute le plus en ce moment.

LA CHANOINESSE.

Qu'est-ce donc?

LA DUCHESSE.

La crise qu'elle a traversée cette nuit a été si violente que le docteur ne nous laissait que bien peu d'espoir.

LA CHANOINESSE.

Je l'avais vue, en partant, si forte, si belle, si heureuse !

LA DUCHESSE.

Ah ! le malheur s'est cruellement appesanti sur notre maison depuis votre départ !

LA CHANOINESSE.

Oui, car vous m'avez dit que Valentine elle-même...

LA DUCHESSE.

Valentine désespérée sans doute de la profonde douleur de son amie, enchaînée loin d'elle par l'inflexible volonté de son père, a éprouvé, nous a dit M. de Mornas, un subit accès de délire, de folie même !

LA CHANOINESSE.

De folie !... Ce que vous m'apprenez là, madame la duchesse, m'inspire le plus profond étonnement.

CHAMBORAN, à part.

Et à moi donc !

LA CHANOINESSE.

Elle, dont le caractère est si énergique, dont la raison est à la fois si droite et si robuste.

CHAMBORAN.

Si madame la duchesse me permettait de donner humblement mon avis...

LA DUCHESSE.

Parlez, Chamboran.

CHAMBORAN.

Eh bien, je dirais que M. de Mornas a peut-être été bien prompt à déclarer que sa fille était folle. Je venais de quitter mademoiselle Valentine, elle était, malgré sa grande tristesse, pleine de courage, de sang-froid et c'est moins d'une demi-heure après que M. de Mornas a hautement proclamé cette prétendue folie.

LA DUCHESSE.

Chamboran !

CHAMBORAN.

Oui, madame, cette prétendue folie, ou si elle est réelle, c'est qu'il s'est passé entre le père et la fille quelque fait bien mystérieux, bien terrible et qui n'est peut-être pas étranger au malheur de notre Adrienne.

LA CHANOINESSE.

Oui, vous avez raison. Il y a dans tout cela un mystère que je saurai bien pénètrer. Je verrai Valentine.

SCÈNE II

LES MÊMES, LE DUC.

LE DUC.

Il faudra vous hâter, madame la chanoinesse, car son père a l'intention de l'emmener loin d'ici

TOUS

L'emmener !

LE DUC.

Il veut, dit-il, dans l'intérêt de la santé de sa fille et pour rendre le calme à son esprit troublé, il veut la soustraire aux violentes émotions et partir aujourd'hui même avec elle pour Versailles où l'appellent d'ailleurs de graves intérêts.

LA CHANOINESSE.

M. de Mornas ignore que je suis ici, moi qui, pendant tant d'années, ai prodigué à Valentine mes soins et ma tendresse. Et j'estime, lorsqu'il sera informé de ma présence, qu'il ne partira pas sans m'avoir vue, et dans l'entretien que nous aurons ensemble, j'obtiendrai, je l'espère, qu'il modifie ses résolutions.

ADRIENNE, dans le pavillon.

Mon père ! mon père !

LA DUCHESSE.

Ecoutez !

CHAMBORAN, allant à la porte du pavillon.

C'est elle qui s'éveille.

La chanoinesse se dirige avec la duchesse vers le pavillon.

SCÈNE III

LES MÊMES, ADRIENNE.

ADRIENNE, se tenant sur le seuil.

Oh ! vous... vous, madame !

LA CHANOINESSE.

Oui, moi qui me suis hâtée de revenir dès que j'ai su que tu étais souffrante. (Lui ouvrant les bras.) Adrienne, mon enfant !

ADRIENNE, pleurant.

Vous me tendez encore vos bras ?... Vous, si noble,

si respectée ! Vous me tendez les bras ! Mais vous ne savez donc pas, madame, de qui je suis la fille ?

LA CHANOINESSE.

Je sais que tu es l'enfant pur et vertueux dont j'ai formé le cœur. (Montrant la duchesse.) Je sais qu'elle et moi, nous t'avons servi de mère pendant dix années, je sais que, de toutes mes filles, tu étais la plus aimée. Tu l'es toujours, Adrienne, es-tu surprise encore que mes bras te soient ouverts ?

ADRIENNE, se jetant à son cou.

Ah ! madame ! ma mère ! que je vous aime ! (Se tournant vers la duchesse.) Et toi ? (Elle lui baise les mains.) Mais qu'ai-je donc fait pour mériter toute cette tendresse, toute cette généreuse pitié ?

LE DUC.

Demandez plutôt, Adrienne, en quoi vous auriez pu démériter de nous.

ADRIENNE.

Monsieur le duc.

LE DUC, lui tendant la main qu'elle hésite à prendre.

Eh bien... Adrienne ?

ADRIENNE.

Pardonnez-moi, monsieur le duc, de ne toucher qu'en tremblant cette main qui a signé l'arrêt de mon père, que je ne reverrai jamais, puisqu'il est enchaîné, là-bas, et que je n'ai plus assez de force pour me traîner jusqu'à lui.

LE DUC.

Vous vous trompez, Adrienne, vous le reverrez bientôt.

ADRIENNE.

Je le reverrai !... mais où donc et comment cela pourra-t-il se faire ?

LA DUCHESSE.

Tu l'as si souvent appelé dans le délire de la fièvre,

pauvre enfant, que la pensée nous est venue de le faire amener ici.

ADRIENNE.

Il viendra !

LE DUC.

J'ai envoyé des ordres par Chamboran.

ADRIENNE, à Chamboran.

Et tu l'as vu ? Et tu lui as parlé ?

CHAMBORAN.

Il ne m'a pas été permis d'arriver jusqu'à lui ; je n'ai pu voir que l'officier qui commande au bagne et qui a répondu que les ordres de M. le gouverneur seraient exécutés.

ADRIENNE.

Ah ! monsieur le duc, que de reconnaissance !.. Quand je l'aurai revu, (Serrant la main de la chanoinesse et à voix basse.) que la volonté du ciel s'accomplisse, je serai prête !

LE DUC, à Chamboran.

Va guetter son arrivée et préviens-nous.

CHAMBORAN.

Oui, monsieur le duc !

Il remonte et se rencontre avec Raoul qui entre.

RAOUL, l'arrêtant.

Eh bien ?

CHAMBORAN.

Hélas ! toujours aussi faible.

Raoul s'avance, Chamboran sort.

SCÈNE IV

LES MÊMES, RAOUL.

LA CHANOINESSE, l'apercevant.

Raoul ! je m'étonnais de ne pas te trouver ici.

RAOUL.

Le devoir m'a forcé de m'éloigner. Mais je suis libre, je reviens auprès de vous, Adrienne, et cette fois, pour toujours.

ADRIENNE.

Toujours! Mais alors même que je pourrais encore prononcer ce mot, alors même que ma vie ne serait pas, comme je le sens, bien rapprochée de son terme, est-ce que de grands obstacles ne se dressent pas maintenant entre nous, Raoul?

RAOUL.

Non.

ADRIENNE.

Est-ce qu'il n'y a pas sur moi une honte dont vous devez préserver le noble habit que vous portez?

RAOUL.

Non.

ADRIENNE.

Et le nom de vos aïeux et le glorieux avenir qui vous attend, tout cela ne doit-il pas vous séparer de moi?

RAOUL.

Non, mille fois non. Pour qu'ils entendent ce que j'ai à vous dire, Adrienne, je suis heureux de trouver réunis ceux que j'aime et que j'honore le plus au monde.

ADRIENNE.

Ce que vous avez à me dire?

RAOUL.

L'amour que je vous ai voué n'est pas un amour banal et passager. C'est en vous que j'ai mis tout mon espoir, toutes mes joies, tout mon bonheur. Peu m'importe, sans vous, la fortune, la gloire et le nom de mes ancêtres, Entre vous et le monde se dresse une barrière, avez-vous dit; moi j'en élève une autre! Reprenez, ma chère bienfaitrice, cette fortune que vous me donniez quand je devais être l'epoux de la fille d'une illustre famille

Reprenez, monsieur le duc, cette épée et ces épaulettes que je ne saurais porter tant que ne sera point accomplie la mission que je vais m'imposer. Et maintenant, Adrienne, plus rien ne nous sépare. Vous parlez de mourir ! moi je vous dis que vous vivrez ! oui, vous vivrez, car ce fardeau de douleur et de honte imméritée qui vous écrase, parce qu'il pèse sur vous seule, désormais nous serons deux à le porter.

ADRIENNE.

Raoul !

RAOUL.

Vous croyez à l'innocence de votre père, eh bien, j'y crois aussi, moi qui suis presque son fils, puisque je n'aurai jamais d'autre femme que vous. Mettez donc bravement votre main dans la mienne et relevez la tête, redevenez courageuse et forte, nous allons poursuivre à nous deux la réhabilitation de votre père !

ADRIENNE, se soulevant avec effort, puis se redressant tout à fait.

A nous deux ! Oui, vous avez raison, Raoul, je me sens déjà moins brisée et la force va renaître en moi, en même temps que l'espérance... A nous deux !.. je suis prête !

LA CHANOINESSE.

A la bonne heure, donc !

CHAMBORAN, très ému.

Monsieur Raoul, vous êtes un brave cœur !

ADRIENNE.

Mais, ai-je bien le droit d'accepter un pareil dévouement et lui-même peut-il bien me l'offrir ?

LA CHANOINESSE.

Ah ! je ne sais pas s'il a ce droit-là, ma fille, mais s'il agissait autrement, je ne le reverrais de ma vie.

RAOUL.

Et vous auriez raison, chère marraine.

LA CHANOINESSE.

Donne-moi ton bras et conduis-moi près de M. de Mornas, c'est à moi d'agir maintenant.

LE DUC.

M. de Mornas vient de sortir il y a un instant.

LA CHANOINESSE.

Eh bien! tant mieux, j'aurai le temps de dresser mes batteries en attendant son retour. (A Raoul.) Allons, viens, à bientôt.

ADRIENNE.

Du courage! oui, oui, j'en aurai maintenant, j'en aurai!

SCÈNE V

LES MÊMES, CHAMBORAN, puis, JEAN RENAUD.

CHAMBORAN, bas.

Monsieur le duc, il est là.

LE DUC.

Qu'il vienne! (Chamboran sort.) Adrienne, vous avez voulu voir votre père. (Montrant Jean Renaud qui paraît.) Le voilà!

ADRIENNE, tremblante.

Lui! lui!

Jean Renaud se tient au fond entre deux gardiens et accompagné de Chamboran. Sur un signe du duc les deux gardiens s'éloignent.

JEAN RENAUD.

Adrienne! ma fille! mon enfant! c'était donc bien auprès de toi que l'on me conduisait!... C'est donc bien vrai qu'il m'est de permis de te parler, de t'entendre une fois encore!

ADRIENNE.

Cette nuit, mon père, j'ai cru que j'allais mourir! Et, comme je vous appelais, comme je demandais à vous voir, madame la duchesse a obtenu que l'on vous conduisit ici.

JEAN RENAUD.

Je vous remercie, madame, de cette généreuse compassion... Ma fille, ma pauvre enfant! comme la voilà pâle et abattue! hélas, elle était heureuse, pleine de vie et de santé, avant de m'avoir revu. Pourquoi ne suis je pas mort?

ADRIENNE.

Mon père!

LA DUCHESSE, bas, à Jean Renaud.

Prenez garde, elle a besoin de grands ménagements.

JERN RENAUD.

Oui... oui... je ne veux rien dire qui puisse l'attrister. Regarde-moi, ma fille, je ne pleure plus maintenant que je suis près de toi; je ne ressens plus que la joie bien douce de t'avoir retrouvée; j'oublie en te voyant tous mes malheurs passés... de bien grands malheurs cependant et quand je te saurai heureuse... ah! je défierai tous les malheurs à venir.

ADRIENNE.

Heureuse! Comment pourrais-je l'être jamais, moi qui vous ai perdu!

JEAN RENAUD.

Ne parle pas ainsi. Ta vie peut recommencer joyeuse et douce comme elle était avant que nous ne nous soyons retrouvés. Rien ne te manquera pour cela, car Chamboran me l'a dit dit, on ne fait pas rejaillir sur toi le prétendu crime de ton père; on ne te rend pas, ici, responsable de son infamie, et, peut-être consentirait-on à te continuer la douce existence d'autrefois, si je n'étais plus là, moi... si mon souvenir ne se dressait plus entre toi et ceux qui t'aiment si bien.

ADRIENNE.

Que voulez-vous dire?

JEAN RENAUD.

Je dis qu'il faut qu'il en soit ainsi, mon enfant, je veux que tu m'oublies, entends-tu? Madame la duchesse, c'est en tremblant que je tends vers vous mes mains suppliantes, c'est en tremblant que je vous dis : ne m'abandonnez pas, ne la repoussez pas... Hélas! je le sais bien, quand vous lui accordiez votre généreuse tendresse, vous ne saviez pas que son père était un misérable forçat.

ADRIENNE, avec force.

Mon père!

JEAN RENAUD, avec énergie.

Oui, un forçat! un forçat! Ah! si je pouvais arracher mon cœur de ma poitrine, si je pouvais l'ouvrir sous vos yeux, madame, et vous faire lire ce qu'il renferme, vous ne rougiriez pas de garder ma fille? Car je le dis la tête haute : c'est l'enfant d'un martyr.

LA DUCHESSE.

Que vous soyez innocent ou coupable, elle restera près de moi.

ADRIENNE.

Non! non!

JEAN RENAUD.

Tais-toi!...Tais-toi!... Je vous remercie du fond de mon âme, madame la duchesse... je vous donne ma fille; mais hélas! innocent ou coupable, vous l'avez dit, vous garderez toujours cet horrible doute!... Tenez, il y a bien longtemps que je souffre, il y a bien longtemps que je pleure, que je désespère, eh bien, pendant ces douze années de supplice jamais comme en ce moment, n'a éclaté la révolte de mon âme, jamais je n'ai ressenti, comme à cette heure, l'irrésistible besoin de m'écrier : je ne suis pas un assassin, je suis innocent! Je suis innocent!

LE DUC, avec force.

Jean Renaud!

JEAN RENAUD.

C'est vous qui m'avez condamné, monsieur le duc, et ce cri de ma conscience ne saurait ébranler la vôtre. Permettez-moi cependant, de vous adresser humblement une question.

LE DUC.

Parlez.

JEAN RENAUD

Autrefois, monsieur le duc, avant ma condamnation étais-je un bon et loyal soldat?

LE DUC.

Brave et loyal, oui...

JEAN RENAUD.

Et vous, madame la duchesse, Madeleine que vous aimiez, était-elle à vos yeux une chaste et honnête femme?

LA DUCHESSE.

Oui, certes, oui...

JEAN RENAUD.

Maintenant, c'est devant un juge nouveau que je veux me présenter... que ton cœur et ta raison prononcent, ma fille. J'étais un soldat brave et loyal, on te l'a dit; Madeleine était une épouse sage et vertueuse, et il y avait entre nous deux un cher petit ange que nous adorions, pourquoi donc aurais-je tué ta mère?

ADRIENNE.

Mon cœur n'a pas attendu jusqu'ici pour vous absoudre, mon père; jamais l'ombre d'un doute n'est venu l'effleurer.

LE DUC.

Ecoutez-moi, Jean Renaud, ce n'est pas seulement pour répondre au vif désir qu'Adrienne éprouvait de vous voir que je vous ai fait appeler; c'est aussi parce que je voulais moi-même vous adresser une grave question.

JEAN RENAUD.

Une question?

LE DUC.

Pendant les débats de votre procès, vous répétiez souvent que si la mort ne l'avait pas frappé, un homme aurait pu faire éclater votre innocence.

JEAN RENAUD.

Le comte de Mornas, oui, monsieur le duc.

LE DUC, le regardant en face.

Eh bien, que diriez-vous aujourd'hui si l'on vous apprenait que le comte de Mornas existe ?

JEAN RENAUD, hors de lui.

Il existe!... il existe! Ah! monsieur le duc, je vous en supplie, ce n'est pas une épreuve que vous tentez, n'est-ce pas, c'est vrai? C'est bien vrai! il existe!

LE DUC.

Nous le connaissons tous... nous l'avons tous vu... il est ici...

JEAN RENAUD, avec une joie folle.

Il est ici!... (Courant à Adrienne et la couvrant de baisers.) Ah! ma fille!... Ah! monsieur le duc!... Madame... ah! ma fille! mon enfant! Je suis sauvé! je suis sauvé!

CHAMBORAN.

Eh bien, monsieur le duc, est-ce là le cri d'un coupable?

LE DUC, bas.

Va prier M. de Mornas de se rendre ici.

CHAMBORAN, bas.

C'est inutile. La voiture qui l'avait emmené rentre à l'instant dans le parc et le voilà qui vient sans doute pour faire ses adieux.

ADRIENNE, à part.

Que va-t-il se passer?

JEAN RENAUD.

Mais pourquoi ne m'avoir pas annoncé plus tôt ce bonheur inespéré?

LE DUC.

Vous allez le savoir.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LAZARE.

LE DUC, à Jean Renaud.

Tenez-vous là, un instant à l'écart, et attendez.

JEAN RENAUD, tremblant.

Mais, monsieur le duc...

LE DUC.

Attendez, attendez.

CHAMBORAN.

M. le comte de Mornas.

LAZARE, entrant.

Je n'ai pas voulu m'éloigner sans vous remercier de nouveau, monsieur le duc, et vous aussi, madame la duchesse, de l'hospitalité que vous avez bien voulu offrir à ma fille et à moi.

LE DUC.

Avant que vous ne partiez, je vous demande la permission, monsieur le comte, de faire comparaître, devant vous, un malheureux dont on vous a parlé déjà.

LAZARE.

De qui s'agit-il?

LE DUC.

Approchez, Jean Renaud.

LAZARE, à part, avec effroi.

Jean Renaud!

CHAMBORAN, à part.

Il a tremblé!

LAZARE, avec un regard calme.

Jean Renaud! Mais je ne me trompe pas!... et l'habit que porte cet homme le dit assez... Jean Renaud est le nom de ce soldat condamné autrefois pour meurtre.

JEAN RENAUD.

Injustement condamné, monsieur le comte... et, d'un mot, vous allez le rendre à la liberté, à la vie, à l'honneur.

LAZARE, avec hauteur.

Moi, et comment, je vous prie?

JEAN RENAUD.

En faisant appel à vos souvenirs et en déclarant la vérité.

LAZARE.

De quels souvenirs parlez-vous? Ah! il s'agit sans doute de cette histoire dont me parlait naguère mademoiselle Adrienne.

ADRIENNE.

Sa fille, monsieur, je suis sa fille.

JEAN RENAUD.

Il s'agit de cette rencontre de deux hommes, la veille de la bataille de Fontenoy, il s'agit de ce voyageur blessé, mourant, de ce soldat qui lui portait secours... de ce dépôt confié... à son honneur, le soldat c'était moi... et le mourant... c'était... c'était... (Il s'arrête, hésite sous le regard fixe de Lazare.) Le sang qui inondait son visage, l'obscurité qui grandissait me permettaient à peine de distinguer ses traits... mais il s'appelait le comte de Mornas.

LAZARE, froidement.

Le comte de Mornas, c'est moi, et je l'ai déjà dit... tout ce que vous me rappelez jusqu'ici est exact.

JEAN RENAUD, avec joie.

Vous l'entendez! vous l'entendez!... Et vous m'avez confié, n'est-ce pas, votre or, vos titres, vos...

LAZARE.

Assez! assez! N'achevez pas.

JEAN RENAUD.

Comment?

LAZARE.

Ici commence, je le sais maintenant, la sombre et mystérieuse histoire de cette pauvre femme assassinée.

JEAN RENAUD.

Oui, de ma femme à moi.

LAZARE.

Je sais aussi que, dans l'intérêt de la défense, mon nom a été invoqué.

JEAN RENAUD.

Par moi, monsieur le comte, par moi que justifiait la disparition de vos titres, de vos papiers, de vos bijoux de famille.

LAZARE, avec force.

Leur... disparition?... Mais ces titres, ces bijoux et ces papiers de famille sont entre mes mains.

JEAN RENAUD, atterré.

Entre... entre vos mains! Ils sont entre vos mains!...

LAZARE.

Oui, tous, entendez-vous... je les ai... je les ai tous.

JEAN RENAUD, haletant.

Alors, celui qui s'en est emparé les avait rendus à votre famille?

LAZARE.

Jamais.

JEAN RENAUD, avec force.

Celui qui les avait enlevés vous les a remis à vous-même?

LAZARE, avec violence.

Jamais, vous dis-je, jamais!

JEAN RENAUD, très énergique.

Eh bien, moi je vous dis que si personne ne vous les a rendus, il faut que vous les ayez volés vous-même sur le cadavre de Madeleine.

LAZARE.

Misérable!

LE DUC, à Jean Renaud.

Silence, pas un mot de plus.

JEAN RENAUD, hors de lui.

Vous voulez que je me taise! que je reste muet, impassible! Mais vous n'avez donc pas compris? Je vous dis que j'ai là devant moi, le misérable qui a assassiné Madeleine! Celui par qui ma fille se meurt et qui m'a infligé douze années de torture... et vous voulez que je me taise! Mais regardez donc cet habit infamant que je porte et qu'il devrait porter à ma place; mais comprenez donc cette haine furieuse qui déborde de mon âme et, à défaut de la loi que je n'ai plus le droit d'invoquer, moi, dont il a fait un forçat, laissez moi me faire justice... Laissez-moi me venger.

Le duc et Chamboran le saisissent et le retiennent.

ADRIENNE.

Mon père!

LE DUC.

Quelle preuve, quel indice pouvez-vous invoquer?

ADRIENNE, après un silence.

Hélas! tout est fini, je le disais bien, je n'ai plus qu'à mourir!

SCÈNE VII

LES MÊMES, VALENTINE, LA CHANOINESSE, RAOUL.

VALENTINE.

Non, tu vivras, Adrienne.

LAZARE, à Valentine avec colère.

Que voulez-vous? que venez-vous faire ici?

VALENTINE.

Je viens, une fois encore, vous supplier d'écouter ma prière... je viens vous demander devant tous de consentir à quitter la France.

LAZARE.

Silence!... Je vous ordonne de vous taire.

VALENTINE, hésitant.

Non, non... mon devoir est de parler.

LAZARE.

Je vous ordonne de me suivre à l'instant... A l'instant, je le veux...

Il va lui saisir le bras.

LA CHANOINESSE, se plaçant entre eux.

Pardon, monsieur...

VALENTINE, se jetant à son cou.

Oh! vous êtes une pieuse et sainte femme, vous madame, vous soutiendrez mon courage, vous me donnerez la force de résister, vous me direz si je dois parler ou me taire.

LAZARE.

Vous devez m'obéir et me suivre.

LA CHANOINESSE.

De quel droit donnez-vous des ordres à cette enfant, et qui donc êtes-vous pour oser, devant moi, lui parler de la sorte?

LAZARE.

Je suis le comte de Mornas.

LA CHANOINESSE, étonnée.

Le comte... de Mornas!

LAZARE.

Je suis son père, madame.

LA CHANOINESSE, à Valentine.

Ton père!

VALENTINE.

Oui, madame, c'est lui!

LA CHANOINESSE, avec énergie.

Regardez-moi donc en face, monsieur, et répétez un peu ce que vous venez de dire.

LAZARE, avec hauteur.

Je le répète, madame, je suis le père de Valentine de Mornas.

LA CHANOINESSE.

C'est bien... Dites-moi, maintenant, je vous prie, si vous me connaissez, dites-moi si nous nous sommes jamais rencontrés jusqu'à ce jour.

LAZARE.

Jamais!... Je n'ai aucun souvenir

LA CHANOINESSE, ironiquement.

Vous vous rappelez du moins à quel collège fut confiée l'enfance de votre fille.

LAZARE.

Au pensionnat d'Hyères, oui certes.

LA CHANOINESSE.

Alors c'est bien de votre part qu'elle y fut amenée?

LAZARE.

Le jour où je quittai la France, sans doute.

LA CHANOINESSE.

Et l'homme qui la remit aux mains de la supérieure était... un serviteur...

LAZARE.

Un serviteur dévoué de ma famille.

LA CHANOINESSE.

Choisi par vous, que vous connaissez bien?

LAZARE.

Que je connais, oui, madame.

LA CHANOINESSE.

Et sauriez-vous redire les adieux de cet homme en se séparant de votre fille?

LAZARE, insolemment.

Eh! comment le pourrais-je?

LA CHANOINESSE.

Il disait d'une voix profondément émue : C'est pour toujours peut-être que je te quitte, pauvre enfant, et la moitié de mon cœur et la moitié de ma vie restent ici près de toi... Ses yeux étaient remplis de larmes et, comme toute surprise, la supérieure allait interroger cet homme : Je ne veux plus, dit-il, ni ruse, ni mensonge devant vous à qui je viens confier ce que j'ai de plus cher : c'est mon enfant, madame, que je remets entre vos mains.

TOUS.

Son enfant!

LAZARE.

Non, on vous a trompée; cet homme n'a pas parlé de la sorte à la supérieure du collège d'Hyères.

LA CHANOINESSE, avec hauteur.

Je me nomme Herminie d'Armaillé, je suis depuis quinze ans la chanoinesse directrice de ce collège, et c'est moi qui ai reçu Valentine de Mornas des mains de son véritable père.

LAZARE, épouvanté.

Vous!

LA CHANOINESSE.

Et je vous dis que vous êtes un imposteur, je vous dis que vous avez menti!

JEAN RENAUD, avec force.

Ah! enfin! enfin!

LAZARE, avec force.

Madame!

LA CHANOINESSE.

Oui, vous avez menti... vous n'êtes pas son père.

JEAN RENAUD, avec force.

Et je vous dis, moi, que vous n'êtes pas le comte de Mornas.

CHAMBORAN, avec joie.

Allons donc!

VALENTINE, avec force.

Ah! voilà donc la cause de cette révolte de mon âme quand ses lèvres s'approchaient de mon front!

LAZARE.

Et n'ai-je pas en mains tout ce qui peut établir l'identité d'un homme?... Qui fournira la preuve que toutes ces accusations ne sont pas mensongères?

VALENTINE.

La preuve!... C'est vous-même qui l'avez apportée.

JEAN RENAUD.

Que dites-vous?

LAZARE.

Moi?

VALENTINE, montrant le collier.

Vous, qui l'avez volé sur le corps sanglant de Madeleine. (A la duchesse.) Tenez, tenez, madame.

JEAN RENAUD, regardant le collier.

Ah! je le reconnais... je le reconnais bien... oui... oui, c'est lui... c'est lui!

LAZARE.

Un pareil bijou aurait appartenu à cette enfant du peuple.

LA DUCHESSE, avec autorité.

C'est moi, monsieur, moi qui le lui avais donné.

LAZARE.

Et n'en est-il aucun qui puisse lui ressembler?...

JEAN RENAUD.

Regardez, madame la duchesse, dans le médaillon est écrit votre nom!

LA DUCHESSE.

Cela est vrai!

JEAN RENAUD.

Là, monsieur le duc, furent gravées jadis les armes de la maison d'Aubeterre.

LE DUC.

C'est bien vrai.

JEAN RENAUD.

Aussi vrai que voilà l'assassin de Madeleine.

LAZARE, à lui-même.

Je suis perdu.

LE DUC.

Ce n'est plus votre grâce que je vais demander, Jean Renaud, c'est la réhabilitation de votre honneur, c'est le rachat de vos longues souffrances. (Lui tendant la main.) C'est le pardon de notre erreur à tous.

JEAN RENAUD, saisissant cette main.

Ah! monsieur le duc! j'ai désormais le droit d'embrasser ma fille, je ne me souviens plus de mes souffrances passées!

LAZARE, à part.

Si je pouvais du moins...

Il cherche à s'élancer par le fond.

RAOUL.

Restez !

CHAMBORAN, se plaçant devant lui les bras croisés.

Restez donc, je vous prie !

FIN

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

A LA MÊME LIBRAIRIE

OPÉRAS

Le Cid	2 fr.
La Favorite	1 »
Guillaume Tell	1 »
Henri VIII	1 »
Hérodiade	1 »
Les Huguenots	1 »
La Juive	1 »
Lucie de Lammermoor	1 »
La Muette de Portici	1 »
Robert le Diable	1 »
Sigurd	1 »

DRAMES

Les Deux Orphelines	2 »
Un Duel sous Richelieu	1 »
Don César de Bazan	1 »
La Grâce de Dieu	1 »
Latude	1 »
Lazare le pâtre	1 »

COMÉDIES

Le Député de Bombignac	2 »
Le Mari à la Campagne	1 »
Le Sourd ou l'Auberge pleine	1 »
Les Surprises du Divorce	2 »
Le Voyage à Dieppe	1 »

OPERETTES

La Fille de Mme Angot	2 »
La Fille du Tambour Major	2 »
Giroflé-Girofla	2 »
La Jolie parfumeuse	2 »
Madame Favart	2 »
La Mascotte	2 »
Mousquetaires au Couvent	2 »
La Petite mariée	2 »

OPÉRAS COMIQUES

Le Barbier de Séville	1 tr.
Le Chalet	1 »
La Dame Blanche	1 »
Les Diamants de la Couronne	1 »
Le Domino noir	1 »
Fra-Diavolo	1 »
Manon	1 »
Le Postillon de Lonjumeau	1 »
Le Pré-aux-Clercs	1 »
Zampa	1 »

PIÈCES D'ALEX. DUMAS PÈRE

Antony	1 »
Catherine Howard	1 »
Charles VII chez ses grands vassaux	1 »
Henri III et sa Cour	1 »
Kean	1 »
Mademoiselle de Belle-Isle	1 »
Les Mousquetaires	1 »
Richard d'Arlington	1 »
La Tour de Nesle	1 »

PIÈCES DE LABICHE

Le Baron de Fourchevif	1 50
Deux Papas très bien	1 »
Major Cravachon	1 50
Misanthrope et l'Auvergnat	1 »
La Station Champbaudet	2 »

PIÈCES DE SCRIBE

Bertrand et Raton	1 »
La Camaraderie	1 »
Michel et Christine	1 »
Oscar ou le Mari qui trompe sa femme	1 »
Le Verre d'eau	1 »

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 6438-3-00. — (Encre Lorilleux).

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 066435832